

5 cts — NUMERO DE 24 PAGES — 5 cts

# Le Samedi

VOL. IX. No 7  
MONTREAL, 17 JUILLET 1897

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\$2.50 PAR ANNEE.  
LE NUMERO 5 CTS.

BORDS DE L'OCEAN



LA PECHEUSE DE CREVETTES.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25  
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesuro agate.

POIRIER, BESETTE &amp; CIE, Editeurs - Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 17 JUILLET 1897

## MORALE



Celui-là c'est l'homme qui, à vingt ans disait : "Pousser des petites voitures ! Avoir des enfants ! Jamais d'la vie." Le voilà à trente ans.

## BOUQUET DE PENSÉES

L'Académie française est l'objet secret des vœux de tous les gens de lettres ; c'est une fiancée contre laquelle ils font des chansons et des épi-grammes jusqu'à ce qu'ils nient obtenu sa main.

x

L'altération des monnaies aux quatorzième et quinzième siècles n'était que la conversion à l'usage de ces temps peu au courant de nos astuces financières.

x

Le sentiment que l'homme supporte le plus difficilement, c'est la pitié, surtout quand il la mérite.

x

Il en est des hommes comme de la monnaie : le billon grossier occupe plus de place que l'or.

x

Les Anglais enrichissent les serviteurs de l'Etat ; nous tenons à garder nos levriers maigres.

x

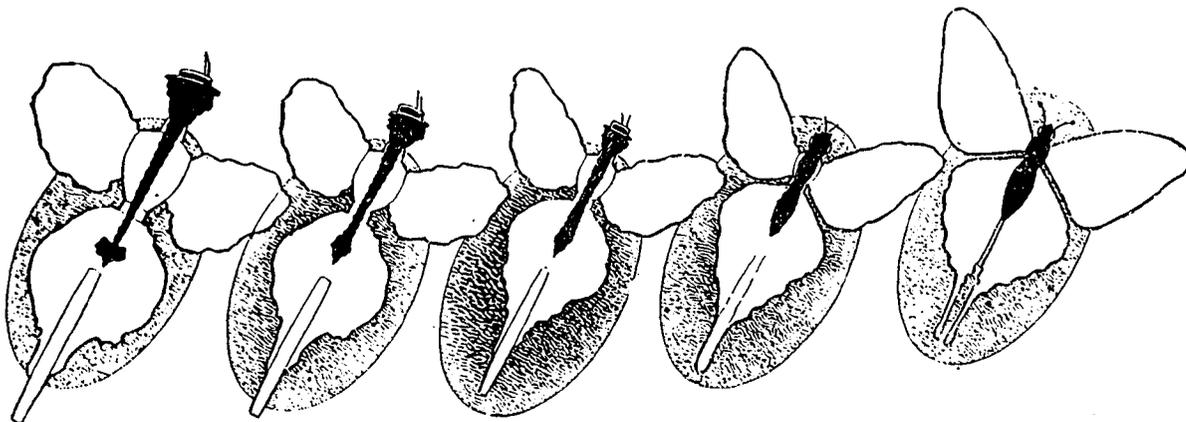
Le conflit des prétentions fait la faiblesse des prétendants.

x

Le souvenir est le crépuscule du cœur.

UN SOLITAIRE.

## THÉORIE DE L'ÉVOLUTION



DE BICYCLISTE A LIBELLULE.

MGR BRUCHESI, ARCHEVÊQUE DE MONTRÉAL

C'est par oubli que nous avons omis, la semaine dernière, d'indiquer que le superbe portrait de Mgr Bruchesi, archevêque de Montréal, publié par le SAMEDI, nous avait été communiqué par MM. Quéry frères, les habiles photographes de la Côte St-Lambert. Que ces messieurs en reçoivent ici l'expression de tous nos regrets.

## PIRE QUE LA MORT

*Mr Jeunemarié.* — Inutile de protester, ma chère amie, je ne mangerai plus jamais de ta cuisine.

*Mme Jeunemarié (pleurant).* — Hi... Hi... Hi... Et quand je pense... que tu avais promis... de mourir volontiers pour moi.

*Mr Jeunemarié (très digne).* — Mais, madame, la dyspepsie n'est-elle pas pire que la mort ?

## RASSURANT

*Madame (qui vient d'engager une servante).* — J'espère, ma fille, que vous n'avez pas quelque jeune ami toujours après vous, je n'aime pas cela du tout.

*La servante.* — Ah, madame, vous pouvez vous rassurer, il a près de 50 ans.

## OUBLI ET PARDON

*Le neveu (qui vient d'avoir une querelle épouvantable avec son oncle à héritage).* — Allons, mon oncle, tout est fini. Pardonnez-moi et oubliez.

*L'oncle (ironiquement).* — Pour ce qui est du pardon, je n'en sais rien. Mais je vais t'oublier, certain.

## CE QU'ELLE A DIT

*La dame.* — Lui avez-vous dit que j'étais sortie, Louise ?

*La servante.* — Oui, madame.

*La dame.* — Et qu'a-t-elle dit ?

*La servante.* — Elle a dit : J'en remercie le ciel.

## TOUT LE CONTRAIRE

*Le colonel.* — Le whisky, c'est exactement le contraire de l'homme.

*Le major.* — Comment cela ?

*Le colonel.* — Plus il est vieux, meilleur il est.

## ELLE L'AVAIT DIT

*Madame (éplorée).* — Oh, Charles, je suis sans dessus dessous. La cuisinière vient de tomber si malheureusement qu'elle s'est cassé le cou.

*Monsieur (très calme).* — Renvoie là immédiatement.

*Madame.* — Tu n'y penses pas.

*Monsieur.* — Si, n'avais-tu pas dit que tu la renverrais la première fois qu'elle casserait quelque chose.

## ABSOLUMENT BESOIN

*Rouleau.* — Figures-toi, ma chère, qu'on vient de me demander tout à l'heure, si je voulais bien faire partie d'un club de célibataires. Pas de cotisation à payer.

*Mme Rouleau.* — C'est absurde ce que tu dis-là

*Rouleau.* — Pas du tout ! Il paraît qu'ils ont absolument besoin d'un homme marié comme mauvais exemple.

## UN PROVERBE

*Un philosophe.* — Je viens de trouver un proverbe.

*Son ami.* — Un proverbe ! Lequel ?

*Un philosophe.* — Les fous achètent des parapluies, les sages les leur empruntent.

## PROBABLEMENT

*Lui.* — Pensez-vous, ô ma chère amie, que vous puissiez jamais apprendre à m'aimer ?

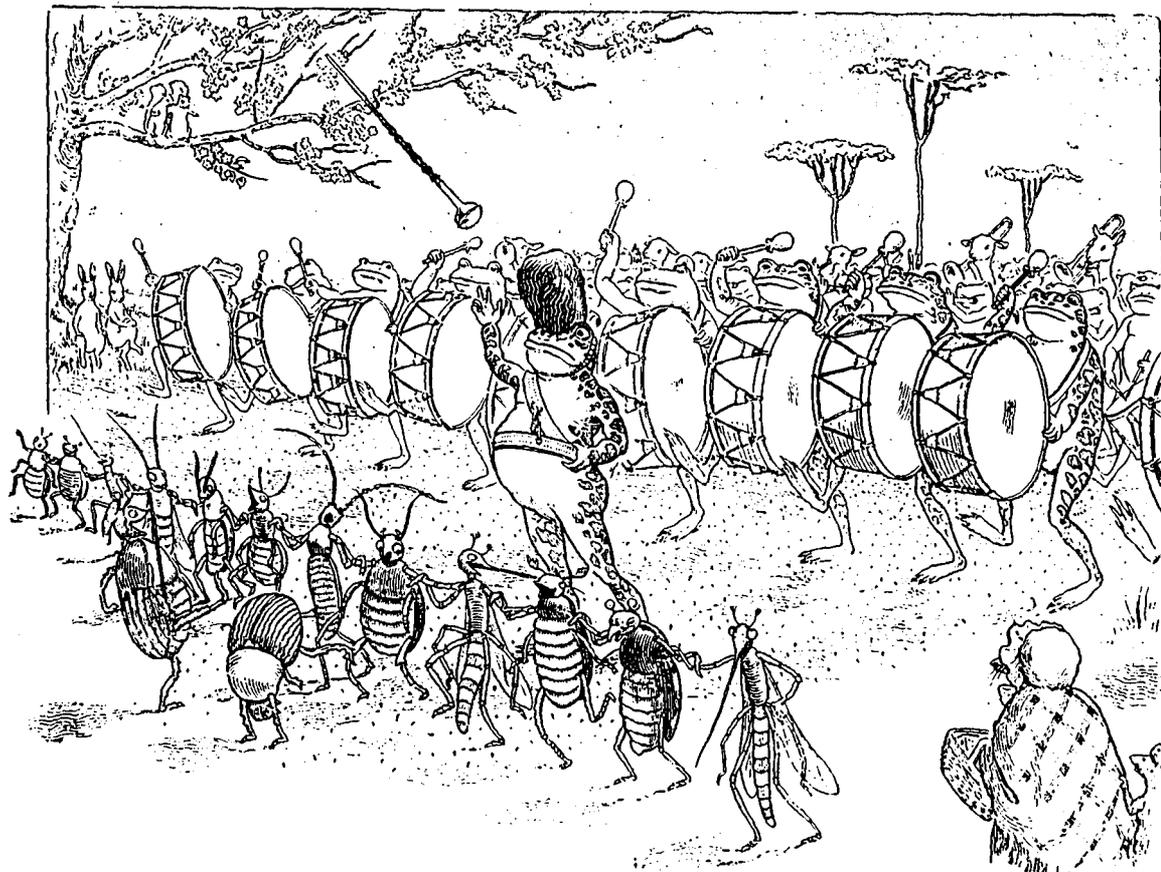
*Elle.* — Probablement, mon ami, car j'ai pu apprendre l'allemand et c'est bien difficile, je vous l'assure.

## PRÉCOCE POLITICIEN



*Freddie (à son jeune collègue qui est en pénitence).* — Tiens, Louis, toi qui ne crains rien, voilà du poivre rouge, jettes-le sur le poêle et gagae nous une demi-journée de congé.

ACTUALITÉS (100 A L'OMBRE)



VOILA LES CHALEURS QUI S'AVANCENT ET AUSSI L'ARMÉE DU CHAHUT.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS - D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUTS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DXIII

RITOURNELLE

Dans la plaine blonde et sous les allées,  
Pour mieux faire accueil au doux messidor,  
Nous irons chasser les choses ailées,  
Moi, la strophe et toi le papillon d'or.

Et nous choisirons les routes tentantes  
Sous les saules gris et près des roseaux,  
Pour mieux écouter les choses chantantes,  
Moi, le rythme et toi le chœur des oiseaux.

Suivant tous les deux les rives charmées  
Que le fleuve bat de ses flots parlés,  
Nous vous trouverons, choses parfumées,  
Moi glanant des vers, toi cueillant des fleurs.

Et l'amour servant notre fantaisie,  
Fera ce jour-là, l'été plus charmant,  
Je serai poète et toi Poésic.  
Tu seras plus belle, et moi plus aimant.

FRANÇOIS COPPÉE.

C'EST LA NATURE



Bigornau.—Dites, mon bon monsieur, qui donc vous a aidé à grandir comme ça?  
Le bon monsieur.—Mais, mon ami, c'est dame nature.  
Bigornau.—Ah ! et où donc qu'à demeure, c'te dame-là ? Je voudrais avoir de belles jantes comme vous pour aller en bicyclette.

EXPLICATION

(Pour le SAMEDI)

Respectueusement à Mlle G. R...

" Oh ! les hommes ! les hommes ! dites-vous : Comme ils sont inconstants " !...

Madame, de grâce, ne soyez donc pas si cruelle pour nous ! Comme ces paroles sont amères de votre part, vous pourtant si compatissante, si pleine d'indulgence et de bonté.

Comment puis-je vous donner raison ? C'est qu'il me faudrait me mal connaître moi-même — et mal connaître les hommes.

Les hommes, inconstants !... oh ! mon Dieu, mon Dieu, comme vous avez des préjugés !...

Evidemment, Madame, vous n'êtes pas sans constater qu'en cette fin de siècle, cet engouement féminin, qu'on appelle : — " Emancipation " — surexcite beaucoup les esprits de votre sexe, et, cela à tel point que l'homme se demande, soucieux, ce que la femme future va devenir, pour peu que cela continue.

Alors, pourquoi imputer à l'homme, ce qui, au premier abord pouvait originer de la femme ?

L'homme peut-il rester indifférent à cette violation de ses droits ?...

Est-ce que, de l'inconstance de la femme, ne dépendrait pas celle de l'homme, — si toutefois il y avait lieu — ?...

Lequel à blâmer ?... Je vous laisse juge.

Sous doute, j'augure mal de vos paroles, car, je vous vois sourire malignement. Oui !... vous voulez simplement plaisanter, quand vous me le dites. La plaisanterie est quelquefois aimable. Plaisanter, taquiner cela vous sied si bien ; d'ailleurs, V. Hugo n'a-t-il pas dit : " Que la taquinerie était la méchanceté des bons. "

Comme vous, quand on le fait avec tant d'esprit et de délicatesse, qui ne pourrait s'y prêter volontiers durant de longues heures, — " persuadé " —, qu'à la fin, vous vous écrierez tout étonné : " Mais quel homme constant vous êtes " !...

" DAMUS. "

Québec, juin 1897.

CONCLUSION

La petite Marguerite (7 ans) à laquelle on vient de raconter l'histoire du Petit Chaperon Rouge.—Et dis, monsieur, le loup a-t-il mangé le Petit Chaperon Rouge, sans beurre ?

IL L'A REGRETTÉ

Mlle Rouleau.—Neuf fois sur dix, de nos jours, les hommes se marient pour de l'argent.

Mr Rouleau (sans réfléchir).—Ah bien, si j'étais encore garçon, il n'y aurait pas assez d'argent sur terre pour me faire marier.

Il a regretté depuis ce qu'il avait dit.

LA DIFFÉRENCE

Elle.—Enfin quand une femme épouse un homme, c'est pour le tenir au moins quelquefois dans la maison.

Lui (soupirant).—Et un homme épouse une femme pour l'entretenir continuellement de chapeaux.

PAS NÉCESSAIRE

Le professeur.—Eh bien, Arthur, t'es tu lavé la figure, comme je te l'avais dit ?

Arthur.—Oui, m'sieu, mais ce n'était vraiment pas la peine. Je n'ai pas sali du tout la serviette.

Les injures ne partent que du cœur.—STERNE.

DEVINETTE



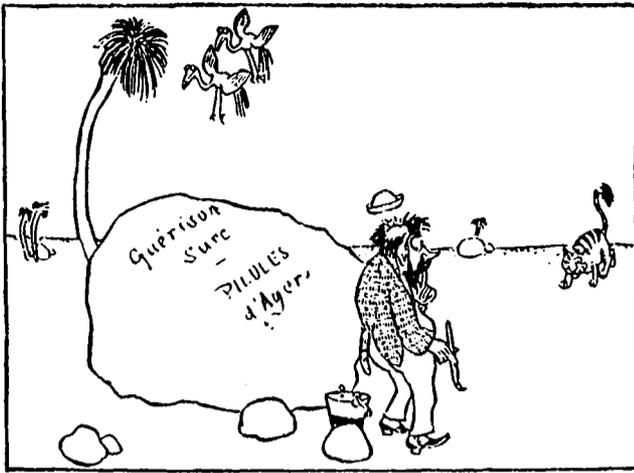
L'homme qui est là avec un grand chapeau n'a pas besoin de parapluie. Le voyez-vous ?

## LE TRIOMPHE DE L'ART



I

Bigorneau, un artiste incompris, peignait, pour le compte d'une grande compagnie de médecines patentées, les pierres de tous les déserts.



II

Un jour qu'il accomplissait son travail il vit, avec effroi, se diriger de son côté une farouche panthère.

## VIEILLE BALLADE

Parmi les ruines de mon cœur,  
Votre donjon dresse, vainqueur,  
Son nid baroque ;  
Mais sous l'orage des années  
Mes ballades se sont fanées,  
Ma voix est rauque.

Je grince encore des trémolos  
Sur quelques vieux airs rococos,  
Pleins de catharres ;  
Et, derrière les vieux vitraux,  
Vos yeux ne se penchent pas trop...  
Vieilles guitares !

Ah ! craignez-vous qu'un revenant  
Agite encore, avec le vent,  
Le manoir sombre ?  
Cette chimère n'avez point :  
L'Amour qui revient de si loin  
N'est plus qu'une ombre...

Ouvrez une dernière fois  
L'ogive, à la tremblante voix,  
Du vieux troubade.  
Souvenez-vous des nuits d'été,  
Où vous avez mieux écouté  
Ma jeune aubade !...

Aux pâles adieux du soleil,  
Chauffez-vous avant le sommeil  
— La neige tombe —  
Et l'Amour vous donne la main,  
Pour aller au bout du chemin  
Jusqu'à la tombe...

L. CHAZE.

## LA PETITE BARONNE

I

C'était bien le diable le plus endiablant de la garnison. Avec ses yeux retroussés aux coins, ses lèvres fraîches comme une chanson d'avril, le brio et la brusquerie de ses mouvements, elle avait toujours l'air de crier : "A l'assaut !" Sous la longue jupe relevée de l'amazone, les pieds imperceptibles battaient le rappel.

— Tonnerre ! disait le général, qui la buvait du regard.

Elle ne s'effarouchait pas pour si peu, tendait la fine pointe de sa botte à l'aide de camp, sautait en selle, et la voilà partie. Qui m'aime me suive. On suivait éperdument. Elle était le boute-en-train continuel. Haute comme un sabre et blanche comme du lait.

Le corps des officiers n'en dormait plus. Il fallait la voir, le rire aux dents, traverser la ville, gagner la campagne, brûler les chemins. Hop ! hop ! Le général galopait par derrière, essoufflé. Tonnerre ! On passait en bourrasque, on entrant sous bois. Ni le lacs des branches, ni le fouillis des herbes ne l'arrêtaient. Elle allait, sautant les obstacles, la prunelle fixe, la joue rose.

Puis, tout à coup, de la main, un gai bonjour au général et aux jeunes gens.

— A vous revoir, messieurs !

Et le diable disparaissait, sans qu'il fût possible de retrouver ses traces : cela semblait une gageure, une façon de se moquer de son prochain en lui tournant le dos et en le plantant là.

— Tonnerre ! tonnerre ! grommelait de plus en plus le général.

Le lendemain, elle arrivait à l'hôtel du commandement, faisait, l'air crâne, de son stick, le salut militaire aux sentinelles, jetait la bride à quelque planton, se laissait couler de selle, s'enquêrait du général pour les convenances — et s'en allait droit à la salle à manger où l'attendait son couvert.

— Exacte à la manœuvre ? disait-elle sur le seuil de la porte.

Ils déjeunaient en tête à tête, très sagement. Mais, au dessert, le général poussait un "Hem !" formidable et commençait le blocus de la place. Il mettait au vent toutes les voiles de sa diplomatie guerrière.

— Nous ne sommes pas ici pour nous amuser, déclarait-elle ; avalez votre café.

Il l'avalait. Seulement, il s'amusait si peu que la colère l'étranglait en sourdine. Certes, il en avait vu de tous poils ; de celui-là, jamais. Est-ce qu'il ne tremblait pas devant ce brin de femme ?

Il se rappelait leur rencontre, un mois plus tôt, à Paris, sur le quai de la gare. Avec une rapidité d'écureuil, elle avait grimpé derrière lui dans le wagon, levé gentiment son voile, montré son délicieux minois, arrangé

ses paquets là-haut, dans le filet, tourné, fureté, bâillé. Peu à peu, au mouvement du train, la malice des yeux s'était éteinte, et la jolie petite tête endormie s'était insensiblement posée contre l'épaule voisine. Le droit du plus faible.

On ne trouble pas le sommeil des enfants, tonnerre ! L'épaule voisine n'avait pas bougé, très respectueuse et fière de son fardeau. Le matin venu, comme les paupières s'entr'ouvraient, dame ! on s'était penché pour y mettre un baiser. Le droit du plus fort.

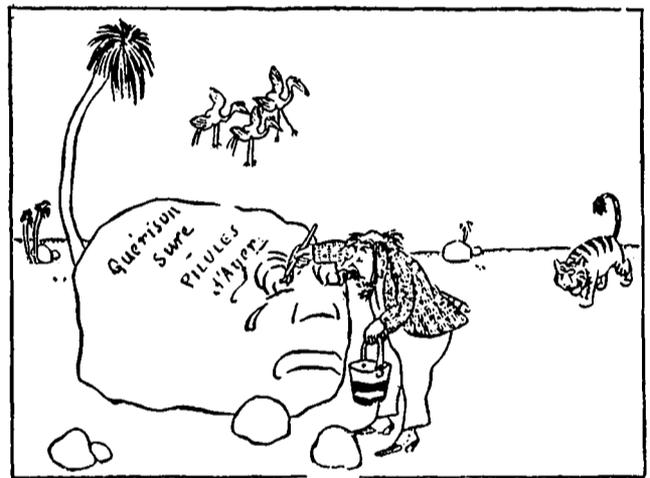
Va te promener !... C'est le drap gris du wagon qui avait reçu le baiser. La malicieuse venait de se blottir dans un coin. D'ailleurs, pas du tout effarouchée : elle riait.

Pour ne point paraître un pleutre, il avait décliné son nom, son titre, et découvert qu'ils allaient au même endroit ; comme de juste, il offrit ses services.

Deux jours après, la garnison se trouvait sens dessus dessous.

Le plus extravagant de l'affaire, c'est que, connaissant tout le monde,

## LE TRIOMPHE DE L'ART — (Suite)



III

Comment faire ? Une inspiration subite éclaira le jugement de Bigorneau et il se mit fébrilement à l'œuvre...

elle n'était connue de personne. Un mouchoir tombé par mégarde, portait un tortil de baron ; d'où ce nom : "la petite baronne".

II

Si du moins, cet animal de Guy se fût montré à l'horizon, — Guy, son joli débronnard de neveu, fin comme l'ambre, limier de race, le plus beau des capitaines ! Mais Guy boudait. Trois mois de rupture. Un imbécile, à qui l'on élevait, au couvent de l'Assomption, une jolie fille riche, bien apparentée, et qui s'était mis en tête d'épouser une veuve. Une veuve ? jamais de la vie ! Trop vieux pour toi, clampin ! Alors, le plus beau des capitaines avait pris un congé, emportant à ses bottes toute la gaieté du général. Car enfin ils étaient seuls au monde, ces deux êtres ; eux seuls restaient de la vieille famille, rien n'aurait dû les séparer. Et pour un caprice !... Du coup, l'oncle s'était promis de déshériter le neveu. Sa fortune passerait aux pauvres. A moins que...

Et dans une vision troublante surgissait la petite baronne, escaladant les haies, glissant comme une biche sous les futaies, avec ses claquements de langue ; "Hop ! hop !" Eh bien ! oui, là, il l'épouserait.

— Trop jeune pour vous ! riposterait Guy.

Possible. Chacun son goût.

Cette résolution prise, la sourde colère des premiers jours augmenta. Le café ne passait point. Quelque chose obstruait la gorge. L'air de plus en plus mutin de la charmante créature l'embarassait. Elle le menait tambour battant, lui qui, du doigt, l'eût cassée en deux. Mais, dès qu'il ouvrait la bouche, une pirouette. Tonnerre !

Un jour, elle dit :

— Notre dernière promenade ; général.

— Parce que ?

— Vous verrez bien. Sortons seuls, voulez-vous ?

Ils sortirent seuls. Tout le long de la route, il bougonnait en lui-même. Allons ! il n'y avait plus à reculer : tant pis pour le neveu ; déshérité le neveu, tout de bon. Les chevaux, comme d'habitude, volaient leur train d'enfer, la jupe noire toujours en tête. Le général enfonçait les éperons.

L'amazone prenait de l'avance, gagnait déjà le bois ; il savait : elle allait, après un signe d'adieu, disparaître tout d'un coup. Ah ! mais non, par exemple. Puisque c'était le jour de l'explication, puis-qu'elle avait menacé de ne plus revenir, puis-qu'il se sentait résolu enfin ! Oh ! résolu, certes Guy en penserait ce que bon lui semblerait. En deux bonds, il fut auprès d'elle. Et l'impertinente demanda :

—Tiens ! vous n'êtes pas essouffés ?

Qu'il le fût ou non, ce n'était point l'affaire. Il répliqua dans sa moustache, avec un tremblement fait moitié d'émotion, moitié du train de leurs montures :

—Ecoutez-moi... J'ai quelque chose à vous dire... Très sérieux...

Elle secoua sa tête folle, dans un geste de raillerie tendre :

—Au galop, le sérieux me fatigue.

La rapidité de la course illuminait l'adorable visage. Les lèvres entr'ouvertes, rouges, un peu humides, montraient la neige des dents. Jamais il ne l'avait vue plus belle, jamais Guy n'avait été plus loin de sa pensée.

Maintenant, ils suivaient une avenue large bien sablée. L'alezan de la petite baronne hennit. Elle le toucha de son stick. Un éclair, — et le général fut seul.

L'avenue tournait, tombait brusquement dans une cour : il aperçut un dernier flottement de jupe, à l'embrasement d'une porte qui se refermait.

Pied à terre et sus à la porte ! Il y cogna, furieux. Et la porte s'ouvrit. Ce n'était vraiment pas la peine d'éprouver et de manifester tant de colère !

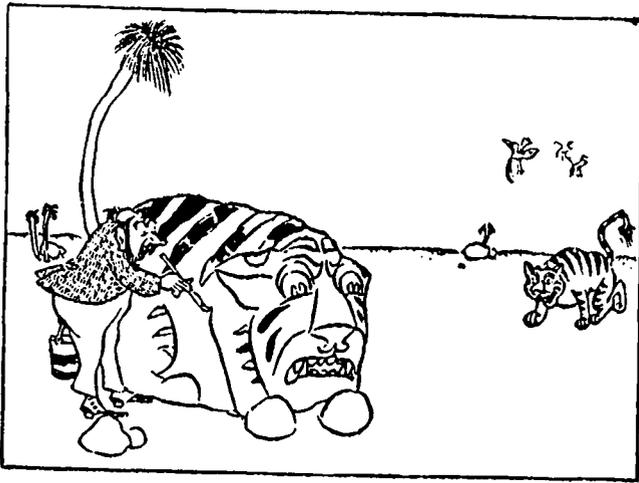
Au reste, on semblait l'attendre, car un valet de pied, sans s'informer de son nom, l'introduisit dans un boudoir élégant que drapaient, au fond, de lourdes tentures. Des senteurs capiteuses montaient de toutes parts. Les bronzes, les toiles de prix mettaient leur note grave en ce sanctuaire d'amour.

Et soudain il s'arrêta, les yeux braqués sur la cheminée.

### III

Dans un cadre de fleurs se détachait une miniature, son portrait, son

#### LE TRIOMPHE DE L'ART — (Suite)



### VI

...Sous son pinceau habile ce bloc de pierre devint peu à peu un monstre terrible...

propre portrait ! Cela datait du bon temps, après les rudes campagnes d'Afrique, lorsque l'avenir commençait à prendre tournure. C'était presque un chef-d'œuvre, et signé d'une main chère, celle de sa sœur, la mère de Guy.

—Me voici. Qu'y a-t-il, général ! interrogea la petite baronne, apparue ainsi qu'une fée, sans qu'il l'eût entendue marcher.

—Il y a... Le diable m'emporte, je n'en sais plus rien... Je venais vous dire... vous expliquer... Enfin qu'est-ce que je fais sur cette cheminée ?

—Vous déplaît-il de vous y voir ?

—Je ne dis pas... seulement, je ne me rends pas compte...

—C'est un cadeau de mon fiancé.

—Votre fiancé !

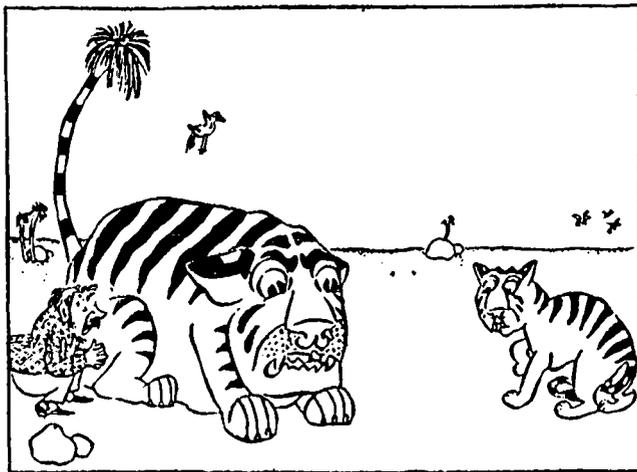
L'égoïsme ne perd jamais ses droits. Le général reprit naïvement, d'un accent où se mêlaient la déception, un regret et presque du doute :

—Vous allez vous marier ?

Une voix joyeuse monta derrière lui, sortie des lourdes tentures du fond :

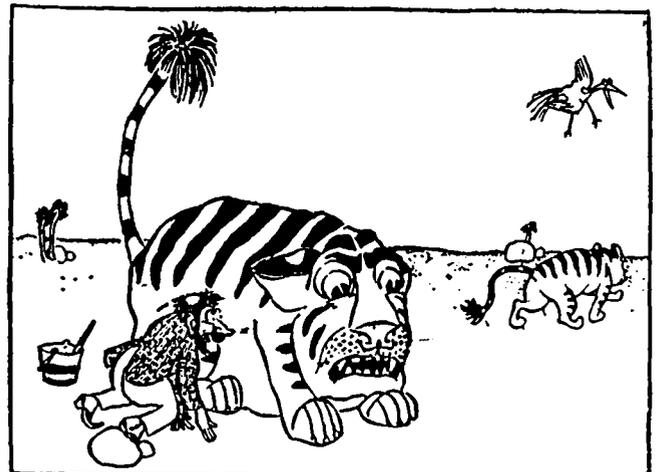
—Si toutefois vous le permettez, mon oncle.

#### LE TRIOMPHE DE L'ART — (Fin)



### V

...si terrible que, confiant dans son œuvre, l'artiste se tapit derrière et attend et, anxieux, le jugement du terrible critique.



### VI

Celui-ci a réfléchi un instant puis, terrifié lui-même par le réalisme de l'œuvre, il s'éloigne. — Sauvé, mon Dieu !

—Guy, mon enfant ! mon fils ! cria le général, empoignant dans ses bras robustes le plus beau des capitaines.

La petite baronne haussa les épaules et lança dans l'air une étincellante fusée de son rire harmonieux.

—Mais non ; il ne permettra pas, dit-elle. Vous savez bien : une veuve... Trop vieille pour toi, clampin !

—Trop vieille !... vous ?... c'est-à-dire que, si j'avais vingt-cinq ans...

Après un soupir où peut-être entré quelque chose de plus que la mélancolique conscience de sa maturité, il rapprocha contre sa poitrine les deux chères têtes qu'il s'était promis de tenir séparées toujours, et murmura :

—Désarmé !

—La première fois de votre vie, mon général, dit la petite baronne, d'une intonation fière.

EDOUARD DELPIT.

#### SUPERBE ARRANGEMENT

Taupin.—Tu connais Rouleau ?

Muzodor.—Oui !

Taupin.—Eh bien, quand il s'est marié, il y a vingt ans, il a fait un arrangement avec sa femme.

Muzodor.—Lequel ?

Taupin.—Que s'il y en avait un d'eux qui se laisse aller à la colère, il devait garder le silence quoique puisse lui dire l'autre.

Muzodor.—Magnifique ! Est-ce que cet arrangement a bien marché ?

Taupin.—Admirablement ! Rouleau garde le silence depuis 20 ans.

#### DE TEMPS EN TEMPS

Le père (rentrant le soir de son bureau).—Comment cela se fait-il, Auguste, que j'ai entendu dire à mon bureau, qu'aujourd'hui mon petit garçon avait été très méchant ?

Le petit Auguste.—Voyons, papa, un petit garçon ne peut-il donc pas avoir, de temps en temps, un peu de plaisir.

#### BON ORATEUR

Elle.—J'ai entendu dire que certains orateurs avaient quelquefois gagné \$100 rien que pour un discours.

Lui.—Cent piastres ! Mais cela n'est rien. Je connais, moi, un homme qui a eu \$2,000,000 pour un tout petit discours !

Elle.—Vraiment !

Lui.—Oui ! Il a dit : " Je vous aime ", à une vieille fille riche et cela a très bien pris.

#### PAS SOIGNEUX

Le petit Pitouche.—Dis, maman, pourquoi donc grand-papa il n'a rien qu'un bras ?

La maman.—C'est qu'il a perdu l'autre à la guerre ; en Crimée.

Pitouche.—Il a perdu un de ses bras en Crimée ?

La maman.—Oui, mon chéri, il y a plus de quarante ans de cela.

Pitouche.—Bien alors, ça ne m'étonne plus s'il perd ses lunettes si souvent. Quand on n'est pas plus soigneux que ça.

#### LE RÉSULTAT

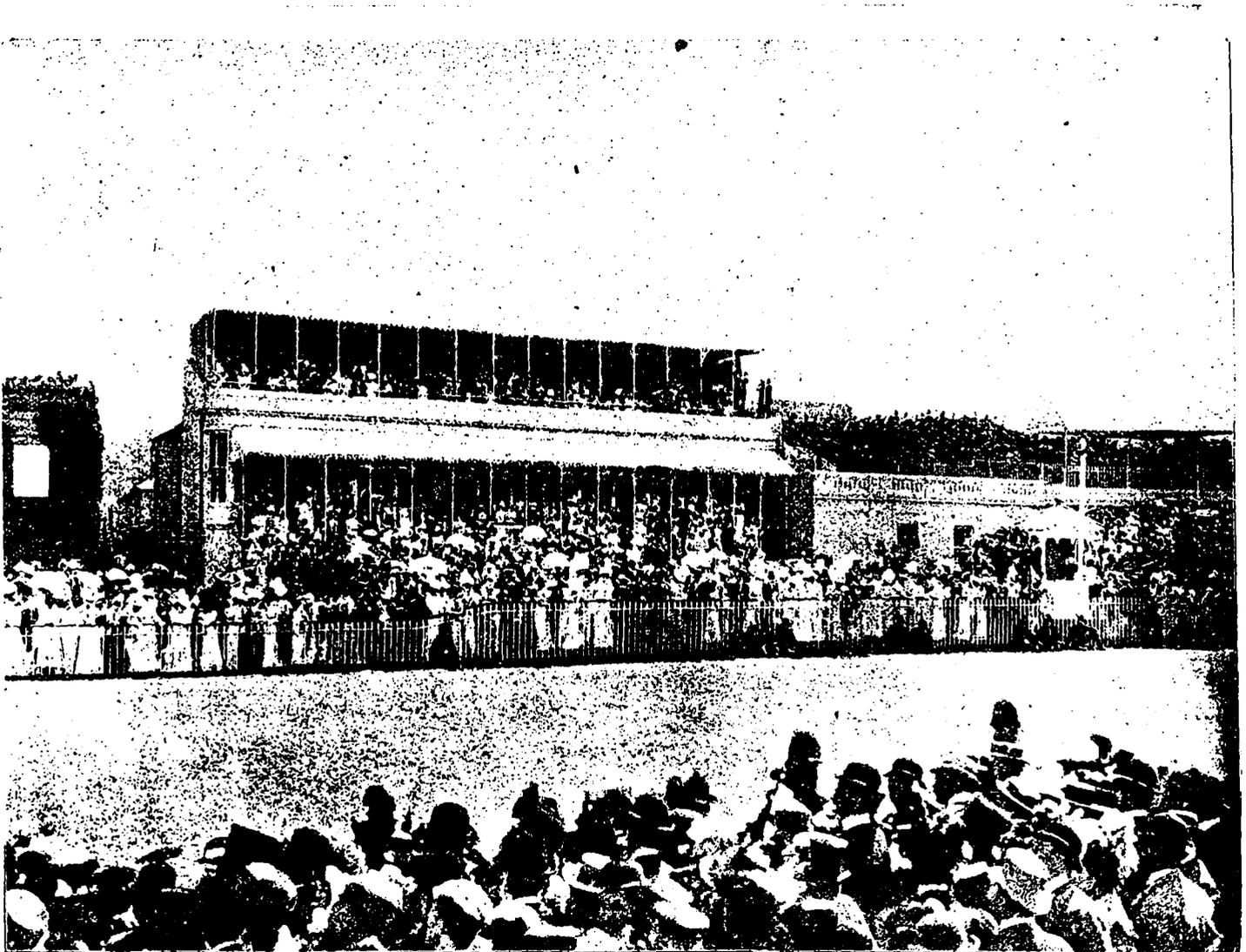
Le professeur.—Louis, si ton papa te donnait 10 centins, puis ensuite t'en reprendrait quatre pour les donner à ton frère, quel serait le résultat ?

Louis.—Beaucoup de trouble, monsieur.

Mary, reine d'Ecosse, dont la chevelure, par suite d'une frayeur, devint blanche, aurait pu la ramener à son état naturel s'il y avait eu, dans son temps, une préparation dans le genre de celle du Rénovateur des Cheveux, de Hall.

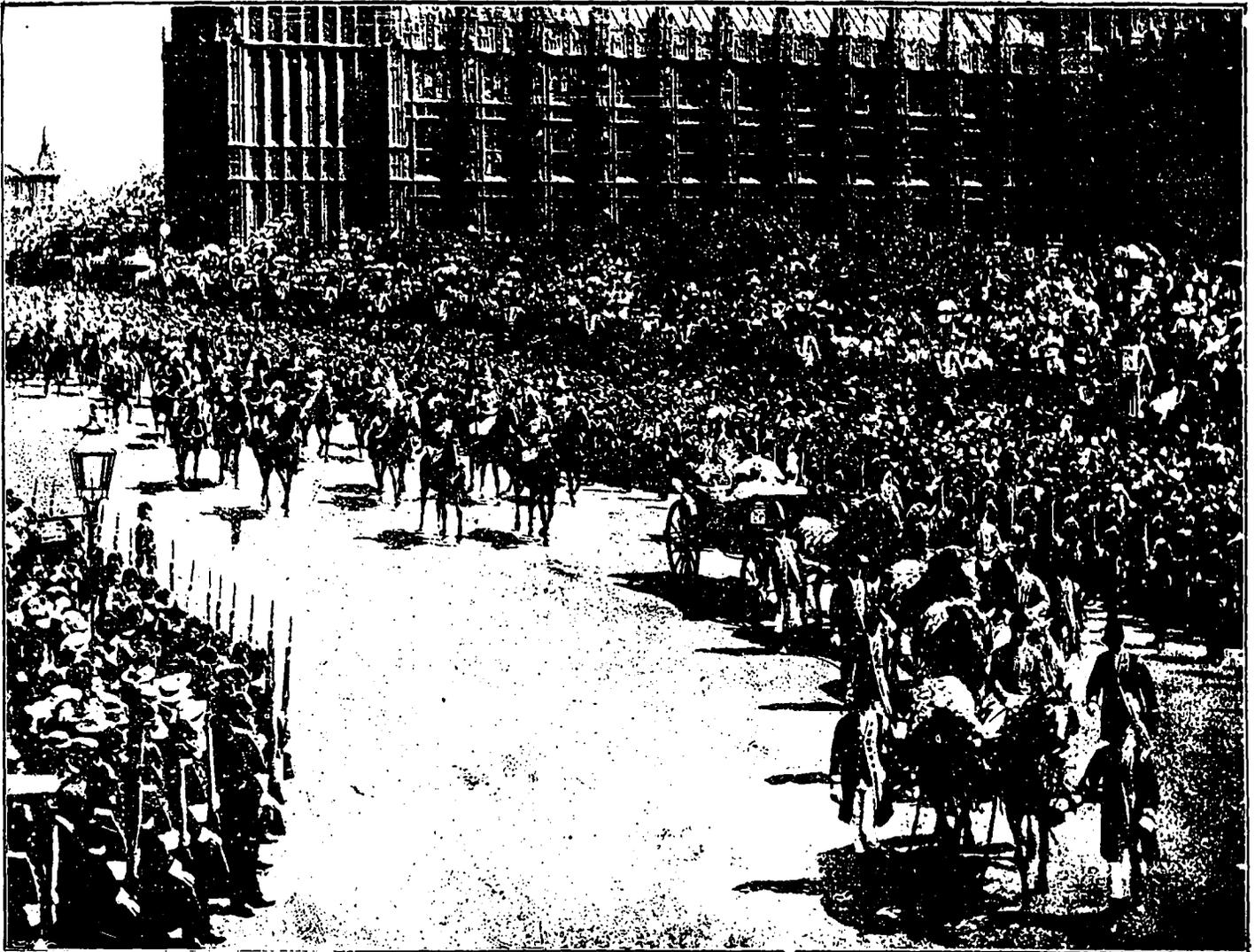


LES COURSES D'ASCOT — LA PROCESSION ROYALE.

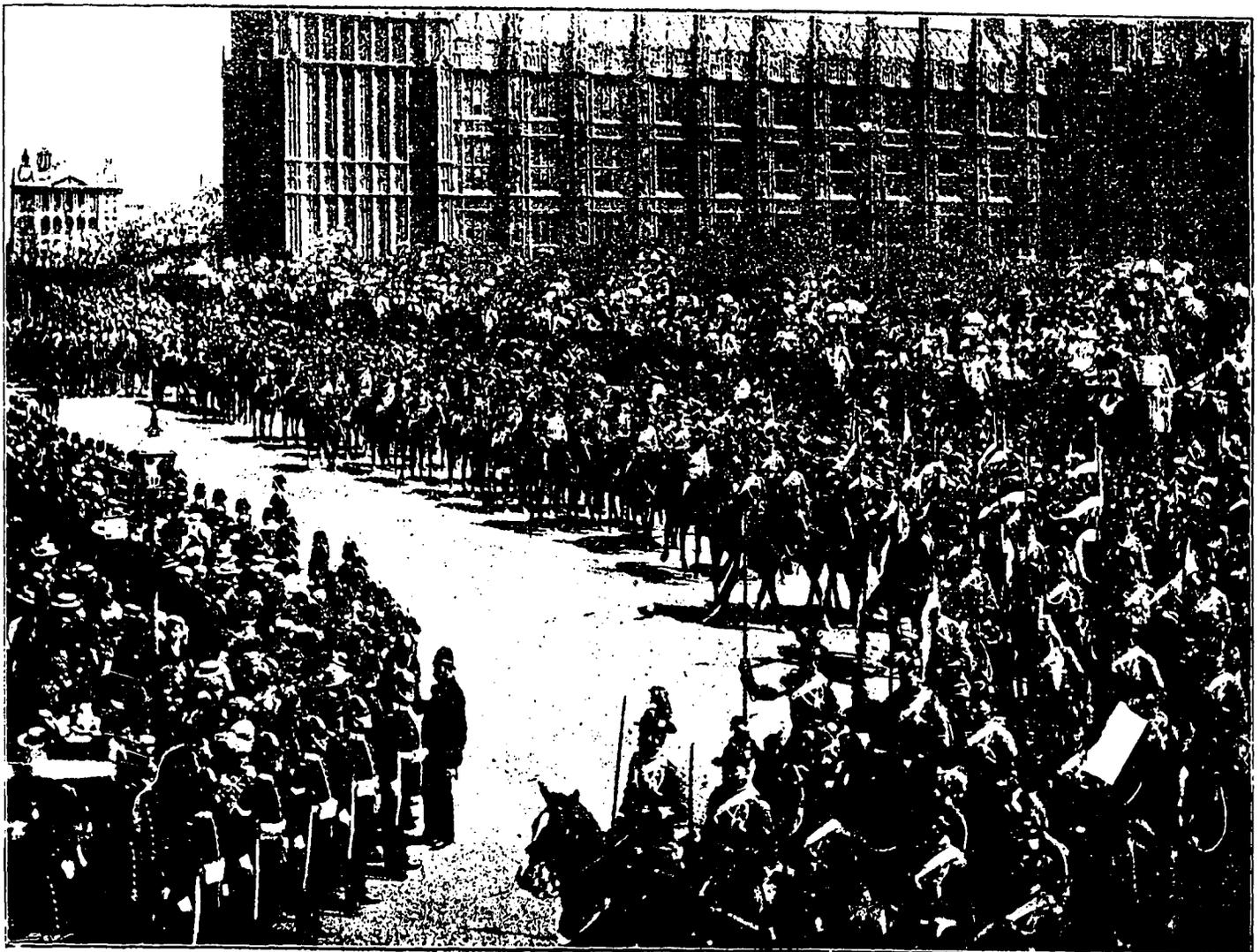


LES COURSES D'ASCOT — TRIBUNE ROYALE.

ECHOS DU JUBILÉ A LONDRES



S. M. LA REINE SE RENDANT AU PARLEMENT



L'ESCORTE COLONIALE.

## DANS LE MONDE DE LA MODÉ



7037—Ladies' Waist.  
6993—Ladies' Circular Skirt.

7037—Corsage de ville, pour dames.  
6993—Jupe de ville, pour dames.

7082—Ladies' Sun-Plaited Waist.  
7083—Ladies' Sun-Plaited Skirt.

7082—Corsage "Pils soleil", pour dames.  
7083 Jupe "Pils soleil", pour dames.

7037-6993.—La toilette ci-dessus, également propre à la maison ou à la ville, est en popeline de couleur lierre, avec bordures de rangs alternés de ruban étroit en velours noir. Le corsage, qui est d'un effet charmant, doit être ajusté comme un gant, froncé haut et bas, avec collet et collarotte dentelle relevée, ceinture suisse, sans ouverture apparente et sans couture dans le dos. Les manches collantes,

à poignets ajustés et manchettes de dentelle semblable à celle du col, portent, à l'épaule, deux légers volants bordés de rubans étroits et bretelle. Le haut du corsage et la ceinture sont également garnis de ces rubans.

La jupe est de forme circulaire dite cloche; le devant et les côtés ajustés, la partie arrière à gros plis et garnie par le bas de rangs de 3, 5 et 7 rubans de velours étroit suivant la demande.

Pour une taille ordinaire la quantité d'étoffe nécessaire à la façon du corsage est de 2 verges  $\frac{1}{2}$  en étoffe de 44 pouces de largeur.

La jupe exige 5 verges  $\frac{1}{2}$  en même largeur.

Le patron du corsage, No 7037 est établi pour 32, 34, 36, 38 et 40 pouces de taille. Celui de la jupe, No 6993, existe pour 22, 24, 26, 28 et 30 pouces.

7082-7083.—Voici un costume en crêpe de Chine, couleur mauve, sur double jupe de taffetas ou soie violette et montrant la dernière innovation de la mode.

Entièrement arrangé en plissé pour la jupe et le corsage, ce dessin est spécialement employé pour les étoffes légères, soit crêpe de Chine, mousseline, soie, grenadine, etc., et est invariablement doublé soit en étoffe de couleur, soie, mousseline, percaline, soit en organdi blanc.

Le corsage est ajusté; l'ampleur du buste, des épaules, le retrécissement du cou et de la taille obtenus par un plissé. La doublure forme gilet devant et la fermeture de la robe se place sur le côté gauche avec un rang de dentelles. Au cou, un collet en dentelles et rubans. La manche, avec couture dessus et dessous est ajustée et colle au bras, du poignet à l'épaule. Une épaulette, forme papillon, s'épanouit en cet endroit devant et derrière.

La taille est entourée d'un ruban se terminant par un nœud flottant en avant et à gauche.

La jupe est de largeur modérée, doublée au bas d'une bande de crinoline de 5 pouces de hauteur avec bordure étroite en soie garnie de dentelles.

L'avantage de ce charmant costume est que le dispositif en plissé dispense des soins onéreux d'une modiste et est très facile à obtenir.

Pour le corsage d'une personne de moyenne grosseur, il faut 6 verges d'étoffe en 22 pouces de largeur. Pour la jupe, 16 verges en même largeur sont nécessaires et la sous-jupe exige 6  $\frac{1}{2}$  verges, toujours de même largeur.

Le patron du corsage porte le No 7062 et s'exécute en 32, 34, 36, 38 et 40 pouces de taille. Celui de la jupe porte la No 7083 et s'exécute en 22, 24, 26, 28 et 30 pouces.

MAY MANTON.

## Comment se procurer les Patrons du "Samedi"

Toute personne désirant l'un quelconque des patrons ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 21 et l'adresser au bureau du SAMÉDI avec la somme de 15 centins, argent ou timbres-postes, par chaque patron demandé.

Ajoutons que le prix régulier de chacun de ces patrons est de 40 centins.

Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

## VISION

(Pour le SAMÉDI)

A mon ami Arthur Chartré,

C'était l'heure du soir où le ciel tout en feu  
Inonde les forêts d'une rouge parure,  
Jette un dernier éclat, comme pour dire adieu  
Au jour qui va finir, à toute la nature,

C'était l'heure où l'oiseau souffle son dernier chant !  
Où la fleur qui s'endort referme ses pétales ;  
Le soleil qui s'enfuit aux lignes du couchant  
Fait resplendir les cieux du reflet des opales.

Seul et silencieux, et marchant à pas lents,  
J'admira la nature à ses derniers instants ;  
Et mon cœur tout rempli d'une douce tristesse  
S'enivrait à loisir de cette sainte ivresse !

Et tout me semblait beau ! mon esprit exalté  
M'emportait au delà de la réalité ;  
Je me sentais heureux ! Et je crus que mon âme  
S'envolait au séjour de la céleste flamme  
Où tout est joie et tout bonheur,  
Où tous ne forment plus enfin qu'un même cœur.

J'entendis une voix secrète  
Cette voix qui fait le peccé,  
Qui me disait : " Regarde maintenant !"  
Et devant mon œil avide  
Je voyais l'avenir rapide  
Se dérouler, fuir éternellement !

Les mondes succédaient aux mondes  
En générations profondes,  
Et je n'en pouvais voir la fin  
Ils passaient, ils passaient sans cesse  
Comme une onde que le vent presse,  
Tous emportés par le destin !

Les hommes dans leur ignorance,  
Espéraient avec confiance

Montréal, 28 juin.

Des jours plus calmes et meilleurs.  
Mais toujours trompés par leurs songes  
Leurs rêves n'étaient que mensonges  
Et la réalité des pleurs !

Mon cœur dans cet état d'extase  
Où tout émeut et tout embrase  
Rêvait avec anxiété.  
Mais un long voile de lumière  
Me faisait laisser la paupière.  
Me déroba l'immensité !

Seule, ma pensée était libre,  
Et comme une corde qui vibre  
Elle rendait un doux accent :  
Ainsi que le son de la cloche  
Qui se répand de proche en proche  
Pour s'éteindre enfin en mourant.

Et j'entendis des voix étranges,  
Douce comme celles des anges,  
Qui me disaient : " Viens avec nous ;  
" Quitte pour toujours cette terre  
" Où tout est mensonge et misère,  
" Où seul, le malheur est pour tous.

" Viens chanter avec nous, ô jeune néophyte,  
" Viens chanter l'Éternel au séjour qu'il habite.  
" Ton âme a trop souffert et ton cœur trop pleuré,  
" L'épreuve est accomplie. Au séjour éthéré  
" Ta prière est montée, et le Dieu qui pardonne  
" Te rappelle vers Lui ! C'est sa voix qui résonne."

Mais déjà le soleil, perdu dans l'Occident  
N'éclairait plus la terre. Avec le globe ardent  
Mon songe disparut, ne me laissant dans l'âme  
Qu'un souvenir confus, brûlant comme une flamme.

F. H. BOUTILLIER.

## TOUJOURS LA VÉRITÉ

Le magistrat.—Quel âge avez vous, madame ?

Le témoin.—Trente ans, monsieur.

Le magistrat (sursautant).—Trente ans ! Mais, madame, voici plus de dix ans que j'ai eu l'occasion de vous voir comparaître et vous m'avez déjà dit, à cette époque, être âgée de trente ans !

Le témoin (sèchement).—Parfaitement, je ne suis pas de ces personnes qui disent une chose aujourd'hui et le contraire demain, moi.

Elle.—Quelle charmante petite bouche a votre jeune sœur ! Elle semble n'être pas assez grande pour contenir sa langue.

Lui.—Vous croyez ?

## BIEN CACHÉ



Elle.—Ah, Alfred, que c'est donc bon et que je voudrais mourir ainsi ! Mais si papa rentrait ! Que dirait-il ?

Lui (faiblement).—N'aie pas peur, ma chère amie, il peut entrer s'il veut ; quand à me trouver, c'est autre chose.

## AVEZ VOUS BESOIN D'UN EMPLOYÉ

L'employé.—Monsieur ! c'est votre femme qui est au téléphone et qui vous demande.

Monsieur.—Dis lui que je suis sorti pour tout l'après-midi.

L'employé (au téléphone).—Madame Il dit de vous dire qu'il est sorti pour l'après-midi.

Si vous avez besoin d'un employé, celui-ci est disponible.

On devrait faire une loi pour empêcher les romans de mal finir.—DARWIN.

## NOUVEAU FEUILLETON DU "SAMEDI"

## Les Enfants Martyrs

## DEUX INNOCENTS

PREMIÈRE PARTIE

## La Maison des Angoisses

## I

Juliette Cavaillon, — par diminutif et par câlinerie, dans la famille, on l'appelait : *Liette*, — avait perdu son père et sa mère en six mois, à l'âge de douze ans. Le père, juge au tribunal de Lyon, n'avait guère eu que ses appointements pour vivre. C'est dire que jamais le luxe ne régna en maître dans son petit appartement de la rue de la Platière. La dot de la mère, une cinquantaine de mille francs environ, avait été scrupuleusement respectée. Cette ressource et les trois mille francs d'appointements du juge, — les magistrats sont fort mal payés, — avaient permis à M. Cavaillon de joindre pendant quinze ans les deux bouts sans faire de dettes, et même de tenir son rang, grâce à des prodiges d'économie.

Cinquante mille francs constituaient donc la fortune de Liette orsque son père mourut, suivant de six mois dans la tombe une femme adorée.

Ce fut une vieille fille, parente au deuxième degré, qui recueillit Juliette chez elle et en prit soin. Céleste Leclot était une brave femme, un peu maniaque, avec des allures d'homme ; buvant sec et mangeant fort ; haute en couleur, à la voix sonore, au visage épanoui. Espèce de bon vivant, à la fois égrillard et chaste, — ce qui n'est pas rare chez les vieilles filles.

Elle s'était mise à adorer Liette comme son enfant. Et, en lui tapotant les joues et en allumant une cigarette, — entre autres mauvaises habitudes, elle fumait, — souvent, les yeux un peu humides, elle lui répétait :

— Toi, Liette, tu aurais tort de te plaindre. Tu as perdu ton père et ta mère, c'est vrai ; mais tu as trouvé Céleste, et, avec Céleste, ses quarante mille francs de rente, qui seront pour toi.

Céleste ne se vantait pas. Elle était riche.

A dix-huit ans, Liette fut demandée en mariage par Richard Larnaudet, comptable à la banque Hubert et David. C'était un grand garçon brun, élégant, de physionomie douce, mais hésitante. Il avait aperçu Juliette, place Bellecour, à la musique, s'était informé d'elle, avait recherché les occasions de la voir, à l'église, à la promenade, dans le monde fréquenté par Céleste, où il réussit à se faire présenter.

La jeune fille n'avait pas été longue à s'apercevoir de ce manège, et déjà elle aimait Richard ; déjà, dans toute la fougue de la jeunesse, elle lui avait donné son cœur, que Céleste ne se doutait encore de rien.

Lorsque Richard fit sa demande, elle refusa net. Et comme il insistait, assez vivement ému :

— Vous ne me plaisez pas, monsieur ; je n'ai pas d'autre raison... Non, vous ne me plaisez pas... Tenez, vous avez là, entre les yeux, une ride qui m'annonce rien de bon... Vous paraissez doux, et je suis sûr que vous êtes violent...

— Mais, mademoiselle, dit-il en riant, je vous assure que je n'ai jamais battu personne.

— Je ne plaisante pas. Si je suis bien renseignée, vous êtes ambitieux et joueur ?

— Mademoiselle !... dit-il, voulant protester.

— Joueur à la Bourse... et vous avez de grandes idées de fortune. Vous ne vous en cachez pas...

— Où est le mal ?

— Je n'en vois pas... je ne vois qu'une ombre au tableau... Vous n'avez pas le sou... Du moins, on le dit... Oh ! je ne vous en fais pas un crime non plus... Est-ce vrai, ce qu'on dit ?

Et, croisant les jambes, elle alluma une cigarette.

Lui écoutait, décontenancé. La ride s'accusait, entre les yeux. Et cependant ce fut avec douceur qu'il répliqua :

— Je n'ai que mes appointements... une dizaine de mille francs par an... Je n'ai jamais risqué à la Bourse que des économies...

— Ce qui me chiffonne, c'est que vous avez dû compter sur la dot de Liette, comme première mise de fonds...

— Mademoiselle, je n'ai pas calculé...

— Allons donc ! Mais je vous préviens, tout en vous disant pour la dernière fois que ce mariage ne me plaît point, que Liette, outre

ce qui lui revient de sa mère, n'apportera en dot à son mari qu'une somme équivalente à ce que lui-même apportera.

Elle fit, du bout du petit doigt, tomber la cendre de sa cigarette, se leva, salua et sortit.

Deux jours après, Céleste surprit Liette tout en larmes. Saisie, effarée, elle l'embrassa tendrement :

— Mon Dieu ! qu'est-ce que tu as ?

Liette secoua la tête, disant qu'elle n'avait rien ; mais Céleste la pressa de questions, et, dans ses sanglots, l'enfant dit :

— Je l'aime, je l'aime de tout mon cœur ; si vous saviez...

— Ce garçon ?... Tu l'as donc revu ?... Il t'a donc écrit ?... Tu sais donc ?...

— Oui, il est venu... il m'aime... et vous ne le voulez pas...

— Je t'assure... mignonne... fit-elle interdite, je n'y ai pas mis de méchanceté, crois-le bien... mais je ne verrais pas ce mariage avec plaisir... Je me méfie des jeunes gens pauvres qui épousent des filles riches... et tu seras riche, toi...

— Oh ! qu'à cela ne tienne... Richard m'épousera telle que je suis...

— En es-tu sûr ?

— Il me l'a dit.

— T'épouserait-il encore si je lui jurais que tu n'auras pas de moi seulement un centime, après ma mort ?

— Il me l'a dit aussi !

Et elle tendit une lettre à Céleste. Celle-ci la parcourut et grogna entre les dents : "Promesse d'amoureux !"

La vieille fille prit les mains de Liette, la contempla longuement, et, d'une voix émue :

— J'ai toujours eu foi dans mes pressentiments... En bien ! je te dis : "N'épouse pas cet homme... il n'est pas franc... il a une arrière-pensée..."

— Je l'aime !...

— Morveuse ! Hier encore tu jouais avec tes poupées... et aujourd'hui tu cours après des marmots. Sais-tu seulement ce que c'est que l'amour ?...

La fillette la regarda en dessous, malicieuse.

— Tu verras, tu seras malheureuse.

— Vous consentez donc ?

— Il le faut bien, pour avoir la paix...

— Oh ! que vous êtes bonne !

Liette lui sauta au cou et l'embrassa avec effusion.

— Vous serez heureuse entre nous deux... Que de joies nous mettrons dans votre vie !... Combien vous regretterez vos soupçons, vos injustes défiances !...

— Plaise à Dieu ! fit-elle, très grave, en lui caressant les cheveux. Et, tout à coup, la repoussant :

— Tu sais, je n'ai pas deux paroles. Ta dot est de cinquante mille francs... De moi, tu n'auras rien !

— Si : votre affection.

Trois mois après, le mariage était célébré.

Céleste tint parole. Du reste, Richard Larnaudet avait paru accepter cette décision avec indifférence, presque avec gaieté.

En ce jour de fête, la vieille fille sentit s'amollir ses soupçons.

— Tout de même, disait-elle, c'est un joli couple !

Ceci se passait en 1872.

Six mois s'étaient à peine écoulés que la vieille fille considérait déjà ce jeune ménage comme le sien et s'y retrouvait chez elle. Richard se montrait plein d'attentions. Il aimait sa femme. Juliette était heureuse. Céleste ne voulait pas être plus royaliste que le roi. Elle avait demandé à être convaincue. Elle l'était.

Et, puisqu'elle s'était trompée sur le compte de Richard, elle se dit qu'il était juste d'assurer, sans tarder davantage, l'avenir des jeunes gens.

Elle en parla un soir, à dîner, au moment où, ayant allumé une cigarette, elle versait dans son café un petit verre de fine-champagne 1850 ; elle n'en buvait pas d'autre.

— Savez-vous bien que, si je mourais subitement, vous ne toucheriez pas un radis sur ma fortune, mes pauvres enfants !

Richard avait fait un geste vite réprimé, et ses paupières baissées avaient éteint aussitôt l'éclair de ses yeux.

Quant à Liette, candide et ricieuse :

— Nous ne voulons rien de vous... De cette façon, vous serez sûre que notre affection est désintéressée...

— Ta, ta, ta, des mots en l'air ! Qu'en penses-tu, Richard ?

Elle le tutoyait déjà depuis longtemps.

— Je pense que vous êtes bâtie à chaux et à sable, et que vous ne mourrez jamais, dit-il avec un sourire.

— De fait, ce sera le plus tard possible, et, pour le moment, je ne me suis jamais sentie si en train... Toutefois, mon idée est bonne... Il faudra que je fasse mon testament... J'ai toujours destiné ma fortune à ma Liette chérie... Or, j'ai un neveu qui a fait les quatre cents coups à Paris... Si je mourais sans testament, c'est lui, mes enfants, qui aurait le magot.

On parla d'autre chose ; mais, le lendemain et les jours suivants, elle revint sur le même sujet. C'était une idée fixe.

Même, un soir, attristée de penser ainsi à sa mort, elle qui aimait tant vivre et prenait la vie si joyeusement, elle en laissa éteindre sa cigarette et refroidir son café.

—Qu'avez-vous, bonne amie ? demanda Liette.

—Tu sais, mes fameux pressentiments ?

—Eh bien ?

—J'ai dans l'idée que je mourrai bientôt... Et je n'attendrai pas davantage pour mettre mes affaires en ordre... Je serai plus tranquille... Demain matin, je ferai mon testament...

Elle se tourna vers le jeune homme qui écoutait, silencieux :

—Richard, je n'ai pas mes lunettes... veux-tu me rendre le service d'écrire à Me Lambelin, mon notaire?... Tu le prieras, de ma part, de venir me trouver demain matin, à huit heures, chez moi...

Larnaudet se leva, passa dans son cabinet, et reparut cinq minutes après avec la lettre.

—Merci. En rentrant chez moi, je déposerai moi-même la lettre chez Me Lambelin.

Lorsque Céleste mit son manteau pour sortir, elle paraissait nerveuse.

—Vous n'êtes pas souffrante ? dit Richard.

—Aucunement.

—Voulez-vous que je vous accompagne ?

—C'est inutile.

Elle embrassa Liette plus tendrement que de coutume. On eût dit, tant elle la serrait avec force contre sa poitrine, qu'elle ne pouvait se détacher de la jeune femme.

—Allons, au revoir, à demain... Je suis morose, ce soir... Demain, je vous promets de rire à gorge déployée... Et je vous chanterai ma petite chanson au désert...

Ce fut sur ce mot qu'elle partit. Et, comme Juliette paraissait inquiète, Richard dit en souriant :

—Vas-tu croire aux pressentiments, toi aussi ?

Juliette avait des larmes dans les yeux :

—C'est que je ne l'ai jamais vue triste que deux fois — tout à l'heure pour la seconde fois, — et la première fois lorsqu'elle consentit à notre mariage...

—Il n'a pas mal tourné, je suppose, notre mariage ?

—Ne te moque pas de moi, je t'en prie... Je ne suis pas rassurée.

—A la fin, tu m'inquiéterais, si je me laissais faire... Sais-tu que ce ne serait pas drôle, si la bonne femme mourait cette nuit, avant d'avoir fait son testament !...

Liette tressaillit. Subitement, il lui sembla qu'elle découvrait un abîme entra elle et lui, jusqu'alors inaperçu. Elle regardait son mari, effarée.

—Demain, dit-il en l'embrassant, tout cela sera dissipé... petite peureuse...

Elle soupira. Quelque chose venait de s'effondrer en elle.

Le lendemain matin, vers neuf heures, Richard s'appretait à sortir, lorsqu'on sonna à la porte de l'appartement.

Ce fut Juliette elle-même qui ouvrit, Me Lambelin, le notaire, une serviette sous le bras, entra.

—Madame, dit-il sans autre préambule, j'ai une triste nouvelle à vous apprendre... Mademoiselle Céleste Leclot...

—Elle est morte ! dit elle, avec un grand cri.

—Morte d'une attaque d'apoplexie, cette nuit, dans son lit...

—Mon Dieu ! mon Dieu ! !...

Richard venait d'entrer. Il avait entendu. Il murmura d'une voix altérée :

—Cette nuit ! !...

—Votre parente m'avait écrit pour me donner rendez-vous chez elle, à huit heures. A l'heure dite, je me présentais. Contrairement à ses habitudes matinales, mademoiselle Leclot n'était pas levée. La domestique alla frapper à la porte de la chambre à coucher et ne reçut pas de réponse. Alors, j'ai pris sur moi d'ouvrir... Mademoiselle Céleste ne respirait plus, et le médecin, que je me hâtai de faire venir, affirma, après un rapide examen, que la mort remontait à quelques heures...

Juliette sanglotait. Richard passa la main sur son front mouillé de sueur :

—Et le testament ?... A-t-elle fait un testament ?...

—Je ne le pense pas, monsieur. Ma cliente avait, en ces derniers temps, manifesté l'intention de tester en faveur de votre femme, et je ne crois pas m'aventurer en disant que le rendez-vous qu'elle m'avait fixé ne devait pas avoir d'autre but... Par malheur, ce testament n'a pas été fait... Et... vous savez, sans doute que ma cliente a un neveu qui habite Paris ?...

—Je sais ! fit Larnaudet sourdement.

—Alors... dit le notaire avec tristesse.

Il n'acheva pas sa pensée, salua et se retira.

Richard, les yeux méchants, la ride coupant en deux son front, les poings crispés, répétait machinalement : " Ruiné ! Ruiné ! "

Quant à Juliette, elle sanglotait toujours.

Brusquement il dit, — avec un geste de fureur :

—Ah ! tu peux bien pleurer, va... Par ma foi, il y a de quoi !

—Richard ! Elle nous aimait tant !

—Si e<sup>l</sup> nous avait aimé tant que cela, il y a longtemps qu'elle eût pris ses précautions. Ruiné, ruiné !... Sais-tu ce qu'il nous reste ?

—Peu m'importe ! Ne me parle pas de cela en ce moment...

—C'est le cas ou jamais, au contraire... Ta dot, je l'ai engagée dans des spéculations de Bourse... J'avais gagné d'abord et triplé les cinquante mille francs... Puis la chance a tourné... J'ai tout reperdu... tout... tu m'entends bien ?... jusqu'au dernier sou...

Mais elle ne l'écoutait pas. Elle sanglotait.

—Et puisque tu sembles indifférente à ce qui me touche, je t'apprendrai une dernière nouvelle. Mes patrons m'ont signifié que je ne ferais plus partie de leur Banque à la fin du mois. Voilà !... Au revoir... Maintenant que je t'ai tout dit, tu peux aller rendre tes devoirs à la vieille.

Il mit son chapeau, prit sa canne et sortit.

Il ne rentra que le soir, presque en même temps que Juliette qui avait passé la journée en prières auprès de Céleste. La jeune femme avait les yeux rouges et elle était très pâle. Ils restèrent silencieux, longtemps, l'un en face de l'autre. Ce fut Richard qui dit à la fin :

—Tu ne vas pas me bouder, je suppose ?

Elle se mit à pleurer.

—Ce n'est pas gai, ce qui arrive. Pardonne-moi si j'ai été trop vif.

—N'en parlons plus. Je te pardonne.

—Dis-moi, crois-tu que je ne pourrais m'arranger avec l'héritier ? En somme, il est de notoriété publique que Céleste te destinait toute sa fortune. Elle te considérait comme sa fille. Elle avait la plus profonde aversion pour son neveu.

—Tout cela est vrai, mais tu sais bien que nous n'avons aucun droit à cette fortune.

—Est-ce que le neveu est arrivé ?

—Non. Me Lambelin lui a télégraphié. Il ne peut être ici avant le milieu de la nuit.

—J'irai l'attendre à la gare de Perrache.

Il s'y rendit, en effet, mais en revint l'oreille basse. Le neveu n'avait rien voulu entendre. Il ne connaissait ni Richard ni Juliette. Ses droits étaient incontestables. Il usait de ses droits.

Par convenance, Larnaudet assista quand même aux obsèques. Vers la fin du mois, il se trouva sans place.

—Vois-tu, dit-il à sa femme, rien à faire ici pour tenter la fortune. C'est Paris qu'il me faut.

Mais Juliette avait une vague épouvante de Paris. Elle n'avait plus confiance dans l'amour de Richard. Alors, que deviendrait-elle, seule peut-être bientôt dans cette grande ville ?

Deux mois après la mort de Céleste, Richard annonça à Liette qu'il avait trouvé une place chez un banquier parisien.

—Je n'ai que trois mille francs pour commencer, dit-il ; mais je serai vite augmenté et puis, Paris, c'est la ville des affaires. Je saurai bien me retourner et faire fortune !

Juliette soupira. Elle se voyait en pleine tourmente.

—Partons, dit-elle, — et à la grâce de Dieu !...

A Paris, la banque où Richard avait trouvé un emploi était située rue de Richelieu, près de la rue Saint-Marc. Par économie, ils retinrent un petit appartement sur la rive gauche, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève : deux pièces étroites donnant sur une cour au milieu de laquelle il y avait un carré de terre où était planté un buisson de lilas. Les lilas ne fleurissaient jamais, car jamais le soleil ne pénétrait dans la cour.

C'était là qu'elle devait apprendre à souffrir.

Les deux premiers mois cependant n'apportèrent point de changements à son existence.

Richard allait à son bureau et rentrait régulièrement. Il semblait même avoir plus d'affection pour sa femme.

Puis, peu à peu, il devint moins régulier. C'est à peine s'il donnait à sa femme de quoi vivre, gardant pour son argent de poche presque tous ses appointements. Il avait pris dès le premier jour l'habitude de déjeuner dans un restaurant près de la Bourse, mais le soir, du moins, il dînait chez lui.

Cela suffisait pour qu'elle fût heureuse.

Bientôt il ne dina plus. Il rentrait tard dans la soirée. Elle lui en fit le reproche :

—Je ne te vois plus. Tu me laisses seule. Tu ne m'aimes donc plus ?

Il l'embrassa distraitemment.

—Mais si, mais si... Ne t'inquiète pas... J'ai des affaires importantes qui me retiennent... Je suis sur le chemin de la fortune...

—Nous pourrions être heureux sans cela !

Il haussa les épaules.

—Supposons que je sois malade seulement deux mois ? Avec quoi vivrons nous ? Ce n'est pas avec ta dot, je suppose ?

Elle dit, sans songer à mal et en riant :

—Non, puisque tu l'as dépensée.

—Des reproches ?

—Non, non... mais je t'aime, moi, et j'ai besoin de te voir... J'ai besoin de croire que tu m'es fidèle...

—Enfantillage...

—Eh bien ! reste avec moi, ce soir ?

—Soit.

Il resta ; mais le lendemain il passa la nuit dehors et ne reparut au logis que longtemps après le soleil levé. Elle l'avait attendu, travaillant près de sa lampe, les yeux rouges, le cœur gros toute la nuit. Quand il rentra furtivement, pâle et défait, mais fiévreux, elle venait de succomber à la fatigue et sommeillait... Elle se réveilla en sursaut et le regarda douloureusement.

Il eut un rire nerveux.

—Tiens, voilà de l'argent !

Il tira de sa poche une poignée de louis qu'il jeta sur la table.

—D'où vient cet or ?

—J'ai gagné au cercle.

—Voilà donc à quoi tu passe tes nuits...

—Je les passerais dans mon dodo si cette vieille bête de Céleste m'avait laissé sa fortune. Je ne demandais qu'à me laisser vivre, moi. Dis donc, je meurs de faim. Ça creuse, le baccarat, et je n'ai pas pris le temps de souper au cercle. Qu'est-ce qu'il y a à fricoter ici ?

Elle alla chercher une tasse et un morceau de pain qu'elle déposa devant lui. Puis elle éteignit la lampe. Il faisait grand jour.

—Qu'est ce que c'est que cela ? dit-il.

—Du lait, mon ami... Mon dîner d'hier... J'étais trop triste... Je n'ai pas mangé... Profites-en...

—Tu n'as pas de vin ? un reste de viande ?

Elle baissa les yeux et à voix basse :

—Non, mon ami...

—Pourquoi ?

—Je n'ai pas d'argent... Je n'ai que ce que tu me donnes... et souvent tu oublies, tu sais bien ?

Il resta silencieux... et passa la main sur son front.

—C'est vrai, pourtant... elle a raison, murmura-t-il.

Et il la regardait, indécis, la jolie Liette si aimante et si tendre. Elle avait le pardon aux lèvres, puisqu'elle avait de l'amour au cœur. Elle ne devait jamais connaître la haine... Elle avait bien maigri... Elle était bien changée, depuis son mariage... On eût dit que des années s'étaient écoulées, alors qu'il y avait seulement quelques mois... Mais si ses yeux noirs étaient fatigués, ils n'avaient rien perdu de leur beauté alanguie... C'était toujours ce front pur dont un sourire de Richard eût vite chassé les nuages... C'étaient toujours ces lèvres ourlées d'enfant gourmande sur lesquelles un baiser de Richard eût vite fait de rappeler la fraîcheur...

L'homme eut honte, sans doute, d'un moment de faiblesse et secoua le remords qui se frayait le chemin de son cœur.

—Prends tout ça, dit-il en désignant les louis épars sur la table, et cours aux provisions.

Deux heures après, sans avoir dormi, il partit pour son bureau. Elle se mit à la fenêtre pour lui voir traverser la cour. Il se douta sans doute qu'elle était là, leva la tête et lui fit un petit signe d'amitié.

—Il est faible, mais il n'est pas mauvais ! se disait Liette. Comment faire pour qu'il me revienne ?...

Il avait promis d'être rentré, ce soir-là, à cinq heures.

—Je prendrai une voiture pour arriver plus vite, avait-il dit. Habille-toi. Tiens-toi prête. Nous garderons la voiture. Nous irons dîner dans un grand restaurant et nous achèverons notre soirée au théâtre... Et même, comme j'ai remarqué que tu n'as plus ni bracelet, ni bagues, ni boucles d'oreilles, je te rachèterai des bijoux en passant rue de la Paix... Je te montrerai comment on fait danser l'argent.

Quelle fête pour la pauvre !... elle avait jeté un coup d'œil anxieux sur sa robe, la seule qui lui restât de son mariage... Cette robe était encore élégante, bien que passée de mode... Le chapeau, peut-être, n'était plus très frais... mais le visage qui serait par-dessous était si joli !...

Elle alla acheter des fleurs au coin de la rue de la Sorbonne, avec quelques vases à bon marché pour en orner le petit appartement.

—Je veux qu'il s'y plaise, se disait-elle, et qu'il le trouve gai !...

Elle avait, dans la même course, retiré la pendule du Mont-de-Piété, acheté des rideaux, — les autres étaient jaunes de poussière et déchirés par endroits.

Elle occupa le reste de l'après-midi à ces gentils préparatifs.

Il y avait encore une glace dans la chambre à coucher. Elle allait s'y regarder souvent.

—Pourtant je suis belle ! plus belle que beaucoup ! Pourquoi ne m'aimerait-il pas puisqu'il sait que je l'aime ?

La pendule, qu'elle avait remontée, marquait quatre heures et demie.

Elle se mit à la fenêtre, tout habillée, coiffée même, pour guetter l'arrivée de Richard. Les voitures sont assez rares, dans cette partie de la rue. Chaque fois qu'elle entendait un fiacre, son cœur battait.

Cinq heures sonnèrent. Il y avait si longtemps qu'elle n'avait pas entendu le son de la pendule qu'elle tressaillit, surprise. Un quart d'heure se passa encore, puis la demie sonna.

—Oh ! il aura été retenu, mais il va venir.

Elle n'était pas inquiète, — mais impatiente seulement.

Elle s'était promis de reconquérir son mari, en cette soirée de petite fête intime. Elle saurait bien le charmer et le séduire. Un peu de coquetterie, aussi, se mêlait à son impatience. Elle s'était mise en frais...

Six heures... six heures et demie...

La joie avait mis un peu de rose à ses joues, mais c'en était fini de la joie... à présent, elle était redevenue pâle... Les yeux s'étaient fatigués, brusquement... Les lèvres avaient je ne sais quelle poignante expression d'amertume...

Sept heures.

Il y a deux heures qu'elle attend là, à cette fenêtre. Elle ôte son chapeau, ferme la fenêtre, s'assied et rêve.

Elle n'espère plus. Il ne viendra pas.

La nuit tombe, l'enveloppe doucement de ses ténèbres, sans doute pour cacher ses larmes, car elle pleure.

La nuit entière, elle la passe sur cette chaise, et l'aube grise la trouve à la même place, dans son immobilité de morte.

La première lueur lui arrache un soupir.

—Il va rentrer. Que me dira-t-il ? quelles excuses ?...

Elle se prépare à le gronder bien fort... Il verra les fleurs qui l'attendaient, la toilette qu'elle a faite... toutes les jolies et douces prévenances de cet amour qui s'était une fois donné tout entier pour ne jamais se reprendre.

Mais le soleil brille. La rue s'emplit de bruits. Elle songe qu'il viendra déjeuner peut-être et prépare le repas.

Ainsi s'écoule la journée. Ainsi s'écoule la nuit suivante.

Trois jours se sont passés et Richard n'est pas revenu.

Elle court à son bureau rue de Richelieu.

On ne l'y a pas vu, non plus, depuis trois jours. Elle se renseigne, apprend où est son cercle, s'y rend, interroge. Partout la même réponse. Il lui est donc arrivé un malheur ?... Un crime, peut-être ? On l'aura vu sortir du cercle, ayant gagné. On l'aura suivi, tué pour s'emparer de son gain... Qui sait si son cadavre n'est pas à la Morgue ?

Mais il n'y a point de cadavre à la Morgue.

On lui dit d'aller faire sa déposition devant le commissaire de police de son quartier. Là, tout en sanglotant, elle répond aux questions qui lui sont posées. Elle donne le signalement de Larnaudet, promet d'envoyer sa photographie et se retire.

Huit jours se passent. Un soir, elle reçoit une lettre de convocation. On la prie de se présenter le lendemain au bureau de police. Et là, le lendemain, à dix heures, le secrétaire lui apprend, avec prudence, que Richard Larnaudet a quitté Paris et la France, s'est embarqué au Havre, sur la *Normandie*, à destination de New-York...

Elle écoute, effarée... Et tout à coup, sans presque réfléchir, instinctivement :

—Il n'est pas parti seul ? Quelqu'un l'accompagnait ?

—Une femme... qu'il a déclaré être la sienne...

Elle s'en revint par les rues, chancelante. Chez elle, elle n'eut même pas la force de pleurer, tant elle était évanouie. Elle se mit au lit avec une grosse fièvre... une fièvre compliquée d'autres symptômes.

Comme il lui restait quelque argent, — la dernière générosité de son mari, — elle fit appeler un médecin.

Il l'examina, constata sa santé délabrée, très atteinte.

—Vous êtes faible, dit-il, il vous faudrait une bonne nourriture, du vin, de la viande, un grand repos d'esprit... Avez-vous des parents à la campagne ?

—Je suis seule.

—Vous êtes veuve ?

—Mon mari m'a quittée, il y a quelques jours.

—Je souhaite qu'il revienne bientôt... dans la situation où vous êtes !

Tout son être en tressaillit. Un vague doute lui était venu, en ces derniers temps, mais elle n'osait y croire... Seule, elle eut supporté un abandon plus facilement... Comment ferait-elle désormais avec un enfant ?... Quelle vie !... Que de misère !...

Quelques jours après, elle se retrouvait debout.

De New-York, pas de lettres, aucune nouvelle. C'était bien fini. Elle ne devait plus compter sur Richard.

Alors, il lui fallut songer à organiser sa vie, désormais. Elle ne devait compter sur personne au monde. Elle était seule, seule irrémédiablement. Et cette idée lui rendit une énergie factice.

Du bon vin ! de la viande ! Et la campagne ! Il parlait à son aise, le médecin !... Il fallait travailler à n'importe quoi, pour préparer la venue de l'enfant, économiser pour les jours où il serait malade !... Il fallait mourir à la peine, pour le faire vivre !

Elle fit l'inventaire de ce qui lui restait : quelques meubles et du linge. Comme argent : deux cents francs, environ...

Elle n'irait pas loin avec cela. Du moins, cela lui permettrait de chercher.

Elle payait six cents francs de loyer, pour deux pièces et la cuisine. C'était trop, mais le trimestre était commencé. Comme on était en été, il lui faudrait peu de choses pour le ménage. Elle économiserait le chauffage, la lumière. Ah ! si elle pouvait conserver pour plus tard ces deux cents francs !...

Quel genre de travail trouver ?

Elle se mit en quête, dès le premier jour. Elle allait au hasard, dans les rues, s'offrant dans les magasins, rebutée partout.

— Quelles sont vos références ? Que savez-vous faire ? D'où sortez-vous ? Vous n'avez jamais travaillé ? Avez-vous, du moins, des recommandations ?... Adressez-vous ailleurs... Plus tard, peut-être, nous pourrions vous être utile... Nous prenons note de votre demande... Laissez-vous toujours votre adresse.

Voilà ce qu'elle obtenait.

On lui indiqua des bureaux de placement. Elle s'y adressa. On lui fit déposer quelque argent et on la pria d'attendre.

Quinze jours se passèrent en inutiles démarches.

Un bureau de la rue Montmartre lui envoya deux adresses d'emplois vacants. Elle crut être arrivée au terme de ses infortunes.

Elle se rendit aux adresses indiquées ; elle en revint, éœurée ; il y avait deux emplois vacants de caissières dans des brasseries de femmes, l'une au quartier Latin, l'autre dans les parages de la place de la République.

Elle eût voulu donner des leçons de piano ou de dessin, mais ces leçons ne s'obtiennent qu'après des succès de salon, ou par des relations de famille.

Cela l'eût sauvée, pourtant. Elle fit faire des cartes et les lança. Réussirait-elle à vivre en attendant ?

Elle faisait un cruel apprentissage de l'existence de la femme pauvre, et dans ses courses matinales à travers Paris affairé, grouillant et travailleur, que de fois elle enviait, — de toute sa pauvre âme en détresse, — les petites ouvrières qu'elle croisait le long du chemin, et qui se rendaient à l'atelier, fleuristes, brodeuses, couturières, blanchisseuses, compositrices, employées de magasin, lingères, modistes, appartenant à ces mille métiers de la grande ville industrielle et dévorante.

Sa grossesse était pénible. Ces courses interminables l'éteignaient.

La pendule était repartie pour le Mont-de-Piété ; déjà, aussi, presque tout le beau linge qui venait du cher trousseau de jeune fille ; les reconnaissances étaient vendues.

La misère, hideuse, s'avavançait, lentement, sans remède...

Un matin, autour des Halles, Liette vit des marchandes de fleurs traînant leurs éventaires chargés de bouquets.

Elle les considérait avec envie. C'eût été l'existence pour elle, si elle avait pu, mais c'était lourd à traîner, cette petite voiture, sans doute.

— Voulez-vous me permettre de vous aider ? dit-elle à une vieille qui semblait fatiguée.

— Mais oui, ma belle, autant qu'il vous plaira...

Elle poussa, s'arc-boutant des pieds sur les pavés, mais elle s'arrêta essouffée, après quelques pas.

— C'est trop fort pour vous, ma petite, vous n'avez pas des mains à manier ces fardeaux-là !...

Il fallait chercher autre chose, un ouvrage sédentaire. Elle finit par le trouver, chez une entrepreneuse de lingerie qui confectionnait des peignoirs et des camisoles pour certains grands magasins. L'entrepreneuse, madame Jasmin, traitait à forfait et recevait soixante centimes de façon par pièce. Elle les distribuait à des ouvrières auxquelles elle les payait, tantôt quarante, tantôt cinquante centimes. Ces peignoirs n'exigent pas beaucoup d'habileté et se vendent dans le commerce, ainsi que les camisoles, 2 fr. 50 ou 2 fr. 75.

Madame Jasmin remit un paquet à Liette en lui disant :

— Vous pouvez facilement en coudre deux dans votre journée.

Et elle lui offrait quarante centimes, avec promesse de l'augmenter si l'ouvrage était propre.

Liette gagnerait donc seize sous par jour.

Elle essaya. Du matin au soir, elle s'acharnait au rude labeur, le dos courbé, la poitrine rentrée. Elle avait tant couru, en ces derniers temps, qu'elle s'estimait heureuse. C'est pour ses pareilles, pauvres femmes, qu'a été écrite la célèbre chanson anglaise :

« Une femme est assise, couverte de haillons. Ses paupières sont

rouges et gonflées, ses doigts sont las et usés. Avec une hâte fiévreuse elle pousse son aiguille, elle tire son fil et, sans relâche, d'une voix aigre et gémissante, elle chante :

« Pique, pique, pique mon aiguille... Quand le coq chante au loin, et pique, pique, pique encore quand les étoiles brillent à travers ton toit disjoint... Pique, pique, pique, jusqu'à ce que ton cerveau flotte dans le vertige, jusqu'à ce que tes yeux soient brûlants et troublés... Pique, pique, pique, jusqu'à ce que tu tombes endormie sur tes boutons et que tu achève de les coudre en rêve !... »

« Oh ! une heure seulement, rien qu'une heure de repos !... Trêve un instant, non pour goûter les douceurs bénies de l'amour et de l'espérance, mais pour me laisser aller à ma douleur ! Pleurer un peu soulagerait tant mon cœur... »

« Pique, pique, pique, mon aiguille ! ma tâche ne s'achèvera jamais... Pique, pique, pique dans la pauvreté, dans la faim, dans la fange !... »

Elle avait réussi à payer son terme avec le dernier argent laissé par Richard. Il fallait déménager.

Rue de la Parcheminerie, dans une immense maison, elle trouva une pièce unique avec cheminée, tout au fond d'une cour étroite, humide, sorte de puits obscur et puant : nid de fièvre typhoïde, nid de misères, nid de tristesses. Après plusieurs cours et plusieurs corridors, elle rencontrait sa porte, mal percée, si basse qu'elle était obligée de se courber pour entrer. Une étroite fenêtre prenait jour sur la cour, au rez-de-chaussée. Et quel jour !

La location de ce taudis lui coûtait cent soixante francs par an soit quarante-cinq centimes par jour, qu'elle devait retrancher des seize sous de son gain journalier. Il est vrai qu'elle était devenue plus habile, à force de coudre, et dans ses douze ou quinze heures d'acharné travail, elle réussissait à faire deux peignoirs et demi, souvent trois, ce qui faisait monter ses journées à vingt sous. Il lui restait donc environ onze sous pour vivre !...

Et elle n'avait plus aucune avance !

Du matin au soir, la lampe était allumée, en ce trou infect. Elle finit, dans les journées où il ne pleuvait pas, par aller s'installer près de la porte afin de voir plus clair. Et ce fut là qu'elle travailla, la taille affaissée, pliée en deux, sous l'œil indifférent des locataires en guenilles qui grouillaient dans cette sorte de cité.

Elle s'y fit un ami pourtant.

Près d'elle, quelquefois le matin, lorsqu'il sortait, le soir lorsqu'il rentrait, s'arrêtait un gamin qu'elle avait entendu appeler Charlot.

Il n'avait guère que trois ou quatre ans, mais sa mine éveillée, son air déluré, ses yeux pétillants et noirs, indiquaient la vivacité de son intelligence. Il était vêtu de chiffons en loques, restes de tapis, de morceaux de drap, de linges usés, ramassés dans les ruisseaux et qui laissaient voir par places aux jambes, aux épaules, sa pauvre chair rougie par les pluies, les froids ou les soleils. C'était un enfant du pavé parisien, que ce petit Charlot ; fils d'un ouvrier plumassier dont la femme faisait des ménages, il avait perdu sa mère trois jours après sa naissance et le père s'était suicidé, six mois après, pour échapper à la maladie et à la misère. Une voisine, qui avait quelques rentes viagères, recueillit le marmot et continua de le nourrir au biberon, mais elle mourut aussi. Charlot avait passé de main en main, dans ce quartier, jusqu'à deux ans et demi. A cet âge il avait été recueilli par une femme qui habitait la maison de la rue de la Parcheminerie, la Berlaude, laquelle possédait déjà cinq ou six bambins de la même espèce, adoptés de la même façon, et dont elle tirait profit en les louant à des mendiants et mendiante du quartier qui s'en servaient pour exciter la pitié publique.

La Berlaude était une hideuse créature, haute et sèche, dont le visage blafard était tailladé de petite vérole. Plus de sourcils, plus de cils. Ses yeux méchants, petits et ronds, brillaient, bordés de rouge, et trahissaient un cœur qui n'était plus guère accessible à la tendresse.

Berlaud était chiffonnier, dormait ou se grisait le jour, vagabondait la nuit. Dominé par sa femme. Méchant comme elle.

Charlot était ramené le soir par les mendiants jusqu'à la maison et la Berlaude recevait le prix de sa journée : l'enfant, avec sa gentille figure, rapportait gros à ces misérables et la Berlaude le louait cher.

Le petit s'était vite habitué à trouver Liette à sa place, sous le porche, près de la rue, avec une chaise pour elle et devant elle une chaise pour sa lingerie. Il la regardait, restait longtemps en contemplation, comme amusé par le spectacle de l'aiguille incessamment voltigeante.

Et il souriait, lui, pauvre petit, à elle, pauvre femme.

— C'est drôle, dit-il un jour, s'enhardissant je ne vous avais jamais vue, moi... dans la *casbah*...

— J'y suis depuis peu de temps.

(A suivre.)

## FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO 3 AVRIL 1897

## LA CAGE DE CUIR

SECONDE PARTIE

ZORKA

V

(Suite)

—Et votre nom, camarade ?

—Mais, Bernard Clam...

—Parfaitement... Bernard Clam. Il a demandé après vous pour ce matin... pas plus tard, et il a dit qu'il repasserait... Oh ! ce matin... Et il ne va pas tarder encore... Vous n'avez qu'à prendre un ou deux verres de schnaps pour faire passer vos œufs durs... car, sans reproche, vous et votre frère, vous en avez absorbé une quantité !... Voilà trente-cinq ans que je suis dans le métier, et je n'ai jamais vu manger comme cela... Donc, le temps de vider deux ou trois verres de schnaps et le piéton sera ici.

Maurice était subitement devenu très rouge, mais il remerciait simplement, répondant qu'il était tout disposé à demeurer jusqu'à la venue du piéton.

Elle ne se fit pas longtemps attendre, et Bernard Clam recevait un petit paquet carré ressemblant fort à une boîte de pharmacie.

—Ça, dit-il à Klauss, lorsque le facteur fut parti, c'est une nouvelle drogue pour affûter les cerfs. Vous verrez si je n'en ramène pas un demain ou après demain soir.

—Je vous on retiens bien un quartier, mon camarade, fit le maître du *Chariot d'or*. Vous passerez par derrière, par le jardin, et nous arrangerons à nous deux notre affaire.

—Ça n'est pas de refus.

Et toute la bande quittait le *Chariot*.

Quand ils se furent engagés dans les bois avoisinant Yalta, Maurice sortit sa petite boîte et la montrant au père Auguste :

—Cela, dit-il, c'est le salut !...

Dans la journée du dimanche, Conrad revenait au village de Yalta.

Bien tranquille, Conrad !

Ses ennemis, ainsi qu'il le disait lui-même, n'étaient-ils pas, à l'heure actuelle, *conservés dans du sel* ?...

On s'apercevrait peut-être de la disparition des deux ouvriers. Mais on penserait qu'ils avaient dû périr en un éboulement, si fréquent dans les mines, et il n'en serait plus question.

Et voilà qu'il apprenait, en questionnant adroitement à gauche et à droite, que les deux frères Clam, sains comme l'œil, avaient déjeuné à la première heure de ce jour-là au *Chariot d'or*.

Et aussitôt, en sa rage blanche, de murmurer ce que Maurice et le père Viaume avaient dit eux-mêmes de leurs adversaires :

—Diable ! mais ce sont des gens très forts.

Et, très superstitieux, il ajouta :

—Et ils doivent actuellement avoir la chance pour eux... Nous l'avons eue pour nous pendant trop longtemps.

Il battit Yalta tout le jour, pour tâcher de savoir ce qu'étaient devenues ses victimes. Il apprit que Zorka était avec eux.

Et aussitôt de conclure :

—Certainement, ce sont eux qui m'ont assommé !

D'où, nouvelle conclusion :

—Des gens très forts ! très forts !...

Et ce ne fut qu'à la nuit qu'il fit reseller son cheval par Nicklaus Struckmann lui-même.

—Ça tourne mal, très mal, se répétait-il à mi-voix, Son Excellence finira par nous mettre dans de très vilains draps, avec ses satanées lubics... Peut-être même n'aurions-nous pas de draps du tout.

Très perplexe et en proie à une contention profonde, insensiblement, il avait laissé sa monture prendre une allure plus rapide.

Du trot allongé il était passé au petit galop.

Il traversait, à cet instant, une partie de la forêt toute en haute futaie, où l'obscurité tombait déjà.

Lancé à cette rapide allure, il avançait vite.

Mais le cheval buta, chercha vainement à se rattraper, et finalement, s'enchevêtrant en une double corde, tendue à moitié lâche, à deux pieds du sol, finit, après deux ou trois épouvantables soubresauts, par s'écrouler en un panache énorme.

Conrad, projeté en avant, s'en était allé rouler à deux pas.

Inutilement, il tenta de se relever !

Le genou d'un homme ! un genou nerveux, invincible, le maintenait cloué contre le sol.

Se débattre, s'agiter, faire de désespérés efforts !... tout cela ne dura pas l'espace d'une seconde.

Convaincu aussitôt de son impuissance, il se résigna et attendit. A travers ses lourdes paupières toujours baissées, des paupières qui constamment cachaient des prunelles de traître et de lâche, il cherchait à voir à qui il avait affaire !...

Et il les avait immédiatement reconnus, ses ennemis !

C'étaient ceux-là, tout juste, qu'il avait tenté de si belle façon de mettre à mort !...

Pendant ce temps-là, les mains du père Viaume, celles de Justin Bréjon, ne demeuraient pas inactives !...

En un instant il était lié, ficelé, entortillé, pareil à une carotte de tabac, et le père Auguste lui passait aux poignets une paire de cabriolets retrouvés dans le fond de sa longue poche, sous sa cotte de vieille femme. C'est Voltaire qui l'a dit : " On a toujours du goût pour son premier métier."

Pris !... Tout ce qu'il y a de plus pris !... Il n'y avait pas à y revenir.

Dans le petit drame qui venait de si promptement se jouer, le rôle de chacun des acteurs était si bien distribué qu'il n'y eut ni atermoiements ni longueurs.

Zorka, après avoir rattrapé le cheval de Conrad, le montait à califourchon et prenait la tête de la colonne.

Quand à Conrad, ficelé ainsi qu'il était, on l'enlevait en paquet, et Maurice, Justin et le père Viaume se relayaient à tour de rôle pour le transporter à travers bois jusqu'à cette hutte même, où dans le cours d'une précédente nuit, il vous avait reçu l'une de ces volées qui font époque dans la vie d'un drôle, quelque habitude que puisse avoir son échine d'être fréquemment caressée !...

Une fois là, les porteurs, c'étaient en dernier lieu Sophie Lacoste et le père Auguste, le laissaient tomber sur un lit de mousse et s'essuyaient le front, tout en reprenant haleine, vu que la course avait été pénible et de longue durée.

Le père Auguste, nous devrions encore dire la " mère Auguste ", vu que le vieux policier était toujours déguisé en vieille femme, en aveugle, et n'avait quitté ni ses cottes, ni ses grosses conserves fumées, Auguste, disons-nous, s'était assis sur l'une des souches qui servaient de fauteuils dans le rudimentaire mobilier de la cabane, et accompagnant ses paroles d'une grimace qui, à la rigueur, pouvait passer pour un sourire :

—Eh bien ! mon pauvre garçon, vous vous êtes donc laissé chopper ?

Puis avec une satisfaction évidente :

—Celui-là, au moins, comprend le français... Il n'a pas besoin d'interprète.

Les paupières de Conrad battirent à diverses reprises, puis, du bout des lèvres, dédaigneusement :

—Vous m'avez dans les mains, je suis en votre puissance ; mais si vous voulez bien prendre la peine de réfléchir, ça ne vous avance pas à grand'chose.

Le père Viaume enleva ses lunettes sombres, les essuya avec grand soin, puis, tranquillement, avec son muet sourire :

—Tu crois cela, toi !...

Au vrai, malgré toute sa superbe, Conrad ne paraissait pas très convaincu ; néanmoins, il voulait payer d'audace et faire contre fortune bon cœur.

—Nous allons voir cela tout à l'heure, reprit le vieux policier. Tu sais bien des secrets, mon garçon, nous avons intérêt à les connaître, et c'est pour cela que nous t'avons cueilli au passage et nous sommes approprié ton intéressant individu.

Les joues blêmes du valet rougirent un peu, et d'une voix rèche :

—Je vous défie bien de me faire parler, par exemple !

—Ah ! tu crois ça, mon garçon !... Ah ! vraiment ! tu crois que nous nous sommes donné la peine de te prendre pour te regarder dans le blanc des yeux ou peut-être même te photographier ?...

Et toujours goguenardant :

—Ça ne doute de rien, ces jeunes gens !

—Vous ne me torturez pas, je pense... vous n'êtes pas des bandits !...

—Avec ça que ton maître et toi vous devez vous gêner pour torturer les autres !

Il y eut un silence.

Maurice, qui ne perdait pas Conrad du regard, laissait le policier poursuivre son interrogatoire.

—Alors, reprit le père Viaume, tu t'imagines, tout bêtement, que nous allons être assez naïfs, pour ne dire autre chose, pour respecter ta sale carcasse... Eh bien ! c'est absolument que tu te trompes ! Dans le cas où tu t'entêteras à ne pas vouloir trahir les secrets de ton bon maître, nous avons deux petits divertissements à t'offrir qui parviendront très promptement à te délier la langue.

Les paupières de Conrad voilaient ses regards. Le père Viaume avait tout l'air de s'adresser à un autre qu'à lui.

—D'abord, fit le père Auguste, nous prendrons la peine de te déchausser, et de rissoler la plante de tes petits pieds d'enfant sur des braises bien blanches... Et ensuite, on te pendra comme on pend les traîtres, les assassins et les lâches.

—Mourir pour mourir ! répliqua Conrad.

—C'est bientôt dit !... Moi je n'ai pas de conseils à te donner, mais, à ta place, je réfléchirais.

Et hochant la tête :

—Ainsi, par exemple, tu as l'air de croire que quand on parle de pendre quelqu'un, c'est une chose toute simple... On accroche tout bonnement un bonhomme au bout d'une corde... Erreur, mon garçon !... grossière erreur !... Tu n'as pas l'air de t'en douter, mais il y a une bonne vingtaine de manières de pendre un homme.

Et comme Conrad, malgré toute sa force de volonté, écarquillait ses yeux :

—Voyons !... Tu as dû aller, tout comme moi, en Amérique... J'ai été, il y a longtemps déjà de cela, détaché auprès de la police de New-York, et de là, dans le Wisconsin, pour retrouver un Français qui avait assassiné une vieille dame.

Le père Viaume eut une grimace qui coupa et ponctua sa narration.

—La police arriva trop tard. Des gentlemen s'étaient érigés, réunis, si vous préférez, en comité de vigilance... s'étaient emparés de l'assassin... et l'avaient pendu par les pieds !... Oui !... nous ne l'avons découvert que cinq heures après... il respirait encore après cinq heures !... Et c'est dans nos bras qu'il a rendu le dernier soupir !

Les récits du père Viaume semblaient énormément intéresser Conrad.

Le vieux policier reprenait :

—Dans le Kansas, j'ai été plusieurs fois en Amérique, j'ai vu pendre un nègre qui avait incendié une habitation... On ne l'a pas pendu, comment dirai-je, comme tout le monde. Eh bien ! ces fantaisistes-là vous avaient pendu leur nègre avec une corde non grüissée, oui !... Et il a gambadé dans les airs... pendant très longtemps, avant de rendre sa belle âme à Dieu !... C'était très curieux ! On ne se fait pas une idée du laps de temps pendant lequel un homme peut résister !...

Puis, la mère Auguste se tut, laissant fructifier et pénétrer ses paroles.

Maintenant, on ne s'occupait plus de Conrad.

Bien ficelé, il reposait ainsi qu'un objet quelconque, dans un coin de la cabane, tandis que Zorka et Sophie Lacoste, qui s'entendaient à merveille, préparaient le repas du soir, débattaient les provisions des musettes et des sacs et vaquaient à tous les soins que comporte un campement très sommaire.

Maurice de Prévannes, après avoir mangé, quittait la hutte.

Conrad remarqua qu'il avait un fusil entre les mains.

Il réfléchissait, Conrad.

Sa situation n'était point bonne. Elle était même tout ce qu'il a de pire au monde.

On ne le lâcherait pas... Et le père Auguste, avec ses histoires de pendus, à sec, et par les pieds, lui avaient mis au corps des frissons qui ne le quittaient plus.

Quelle heure pouvait-il être ? Oh ! tout au moins minuit... Tout comme à l'heure où il avait reçu son horrible danse, la lune brillait du plus vif éclat...

—Est-ce que vous allez me laisser mourir de faim ? demanda-t-il au père Viaume.

—Peuh ! fit celui-ci, pour le temps qui te reste à vivre, mon pauvre garçon, je ne vois pas bien la nécessité de te donner encore des forces... oui !... Mieux vaut attendre un peu !... Ça ne sera plus long... Je t'en réponds.

Au même instant, deux coups de feu retentirent à quelque distance.

—Oh ! s'écria Conrad, ce sont les gardes !... On vient à mon secours !...

Le père Auguste secoua la tête.

—Tu te trompes absolument mon garçon... Je les attendais... C'est M. de Prévannes qui les a tirés... Et tu ne te douterais jamais ni pourquoi, ni pour qui est-ce !... Parce que, je puis te dire... c'est que nos affaires marchent maintenant à merveille... comme qui dirait sur des roulettes... Qu'est-ce que tu veux ?... Chacun son tour !... Vous avez eu le vôtre... C'est le nôtre, à présent.

Conrad ne desserrait pas les dents, mais évidemment, tous les propos du père Auguste, qu'il comprenait parfaitement, produisaient un énorme effet sur lui.

C'est vainement qu'il cherchait à se raccrocher à une espérance, il était pris et bien pris !

On eût dit, à voir l'agitation nerveuse qui le secouait et le faisait trembler de tous ses membres, on eût dit qu'il se livrait, en son fort intérieur, à un violent marchandage.

En attendant, il pelotait, avant partie, se disant *in petto* :

—Il sera bien temps de parler quand ils voudront m'obliger à le faire... Je dois faire payer mes aveux ; marchandise offerte n'a pas de prix !...

Pour l'instant il était seul.

Seul avec le vieux fou...

Hermann Pluck s'était étendu sur l'un des lits de mousse et s'y prélassait tout à l'aise, fumant d'excellentes pipes se succédant sans interruption.

Très en joie, Hermann Pluck. Il avait même insisté sur les schnaps, et sa tête dodelinait joyeusement, en savourant les bouffées de fumée dont il s'entourait comme d'un nuage.

—Si je pouvais, fit Conrad. Dame ! celui-là...

Puis, à mi-voix :

—Eh ! vieux Pluck ;

Le fou leva sur lui ses yeux abrutis dans lequel se lisait l'hébertude de l'alcool.

—Eh ! vieux Pluck ?

—Vieux Pluck, content !... Plus jamais froid !... Plus jamais faim !... Plus jamais soif ! Oui ! Là ! Là !... Très content, vieux Pluck.

—Eh bien ! si tu voulais me détacher, Pluck ! Je te donnerais de l'argent, de l'or... Tout ce que j'ai dans ma bourse ! Et tu pourrais t'en payer du schnaps... tant que tu voudrais...

—Plus besoin de rien, Hermann Pluck...

—Si tu voulais...

Il se tut. M. de Prévannes et Justin revenaient ensemble.

Ils haletaient, traînaient avec eux un lourd fardeau.

—Ça y est, faisait Maurice au père Auguste, nous avons ce qu'il nous faut...

—Je crois commencer à vous comprendre, reprenait le vieux policier.

—Oui ! Aidez-nous à le cacher sous les feuilles.

—Ils ont assassiné quelqu'un, se dit Conrad, un garde, sans doute...

Il n'acheva pas... ou, pour mieux et vrai dire, ses mots se terminèrent en un hurlement d'angoisse... d'agonie...

Les flammes l'environnaient de tous côtés !

En une gerbée de feu, la cabane brûlait !

Hermann Pluck, un peu grisoté, légèrement ivre, allumait et laissait éteindre alternativement sa dernière pipe qu'il ne parvenait pas à pouvoir complètement fumer.

Et ma foi, sommeillant, il avait laissé tomber une allumette enflammée sur la mousse sèche, et en un instant, tout s'embrasait avec une rapidité vertigineuse.

Maurice s'apercevait bien vite de l'incendie.

—Mais, ce misérable ! il est là-dedans, s'écria-t-il.

—Monsieur de Prévannes, répondit le père Viaume, vous pouvez parfaitement laisser flamber ça ! La société n'y perdra rien, croyez-moi !

—Non ! je ne laisserai pas mourir ainsi.

Le vieux policier lui barrait le passage.

—Voyons ! monsieur de Prévannes ! vous n'allez pas risquer votre existence contre celle de ce gredin !... La partie ne serait vraiment pas égale.

—A moi ! hurla la voix étouffée de Conrad. A moi ! Pitié ! Je brûle !... Je vous dirai tout !...

Maurice s'arrachait violemment à l'étreinte du père Viaume et disparaissait aussitôt, s'élançant dans les flammes.

Une seconde... une éternité... et on le revoyait tenant Conrad dans ses bras nerveux.

Il déposa le corps sur l'herbe.

Conrad avait les cheveux roussis ; de plus, il était à demi asphyxié par la fumée.

Promptement, il revenait à lui, et sa physionomie féroce ment mauvaise n'exprimait même pas un sentiment de reconnaissance.

Mais au moment où Maurice se disposait à lui adresser la parole, il s'arrêta brusquement, ne parvenant pas à réprimer un mouvement de surprise.

Quatre coups de feu partirent pour ainsi dire en même temps, faisant décharge.

Et une balle sifflait aux oreilles de Maurice.

C'étaient deux gardes en tournée, deux gardes de Son Excellence le comte de Malthen, qui, attirés par les deux coups de fusil de M. de Prévannes, il nous apprendra lui-même pourquoi, tout à l'heure, s'étaient portés dans la direction des détonations et, apercevant l'incendie, avaient chargé, croyant avoir affaire à de véritables braconniers, qui, en une de leurs ripailles, avaient mis le feu à l'une des huttes.

—En retraite ! commanda Maurice, et leste. Et surtout, cria-t-il à Justin, ne tire pas... Ne tire pas surtout, je te le défends.

—Bon ! gronda l'ordonnance, encore de l'agrément !... Je vous demande un peu !... Recevoir du plomb des têtes de pioches sans leur rendre la monnaie de leur pièce.

—Allons ! fit le capitaine, aide-moi, et vite !

Les gardes gagnaient du terrain...

Mais déployés tous les deux en tirailleurs ils n'avançaient que prudemment, se défilant derrière les arbres, pour ne pas servir de cible à leurs adversaires.

—Lâche le fusil, ordonna encore Maurice, et enlevons Conrad vite.

Et tous deux, chargeant le corps ligotté, qui par les pieds, qui par la tête, ils s'élançaient sur la droite, sortant de la coupe franche pour gagner un épais taillis.

Mais les gardes surpris de ne pas recevoir de décharge en riposte, prenaient courage et audace et s'élançaient sur les traces de Maurice et de Justin.

M. de Prévannes comprit bien vite que porter ainsi un corps humain à travers bois était chose absolument impossible. Autrement, ils allaient être pris et cernés.

Des cris lointains, des coups de cornes, annonçaient en outre que d'autres gardes arrivaient au secours de leurs camarades, les croyant fortement engagés.

Force fut donc aux fugitifs de reprendre une ligne de la forêt, pour pouvoir courir sur l'herbe douce sans rencontrer d'obstacle.

Le père Viaume, Sophie Lacoste et Zorka avaient eu la même idée.

Et le vieux policier, tenant ses cottes à pleines mains, filait, tel un lapin, tout en ronchonnant entre deux jurons :

—Si jamais on m'y repince à me déguiser en vieille femme, pour courir les bois la nuit, je veux être pendu!... Oui!

Les gardes maintenant certains de ne pas avoir à essuyer de coups de feu, avaient rechargé leurs armes et tiraient tout en courant.

Et ils tiraient à balle.

La lune continuait à éclairer la forêt, leur permettant de diriger leur tir.

Un cri, un hurlement de douleur!

Zorka venait d'être frappée!...

Elle continua à courir, en trébuchant, quelques mètres encore, puis elle s'éroula.

Toujours portant le corps de Conrad, Maurice et Justin étaient déjà près d'elle.

Ils s'arrêtaient.

—Ne me laissez pas!... Ne me laissez pas là!... gémit la malheureuse. Emportez-moi!... Si je retombe dans leurs mains... il me fera subir tous les supplices!...

Toujours la terreur que lui inspirait M. de Malthen!... Elle la poursuivait jusque dans la mort elle-même.

Maurice de Prévannes était réellement un grand caractère.

Pas une seconde, il n'hésita.

—Lâche Conrad! ordonna-t-il à Justin.

Le corps du ligotté s'en fut rouler une seconde fois dans l'herbe.

Puis tous deux soulevèrent le corps de la blessée et l'emportèrent dans une course rapide.

—Merci! merci! disait la malheureuse. Oh! s'il me reprenait, s'il me reprenait!...

Les gardes voyant un homme tomber au milieu de la ligne, renonçaient à leur poursuite, se contentant de leur capture.

C'étaient deux forestiers attachés depuis de nombreuses années au domaine du comte.

—Ah! ah! s'écria le plus âgé, M. Gnthberg, nous en tenons un, au moins... Et celui-là, nous ne le lâcherons pas... Aide-moi, Hartung... Aide-moi vite!...

Hartung s'empressait d'agir ainsi que le lui recommandait son camarade.

—Tiens! s'écria Gutberg, il est attaché... Et solidement encore... Qu'est-ce que cela veut dire?

Hartung, du tranchant de son couteau de chasse, coupait les liens qui ficelaient Conrad.

Et celui-ci bondit sur ses pieds.

—Herr Conrad! Herr Conrad! s'écrièrent à la fois les deux forestiers.

Et ce fut une longue suite de "Gnädiger Gott!" Dieu puissant! Gott erbarme!...

—Tas de brutes! cria Conrad, furieux de leur stupeur. Quand vous serez là à me regarder comme des grues!... Oui... C'est moi... J'ai été pris par des braconniers... Et ils ont été obligés de me lâcher pour s'enfuir...

Pourquoi Conrad cachait-il la vérité à Gutberg et à Hartung?...

Pourquoi imposait-il silence à leurs exclamations et à leurs questions?...

Les deux gardes voulaient reprendre leur poursuite, il les arrêtait et leur donnait l'ordre formel de rester en place.

Il commençait même une incompréhensible histoire, leur recommandant de ne souffler mot à âme qui vive de l'aventure.

—Je ne les connais pas, ces braconniers, conclut-il, ils sont nombreux... Ce sont des fraudeurs... des faux monnayeurs peut-être. Je veux me charger moi-même de l'enquête...

Et, chose surprenante, Herr Conrad arrosa Gutbert et Hartung de plusieurs pièces d'or.

Les deux forestiers n'y comprenaient rien, mais les pièces de vingt marks étaient bien l'*ultima ratio* de toute l'affaire.

Et puis Herr Conrad ne leur promettait-il pas de nombreuses primes lorsqu'il aurait recours à eux pour arrêter toute cette bande de mystérieux fraudeurs?

L'or, même en petite quantité, a le don de faire souvent tourner le lait des consciences les plus pures. Et les consciences des gardes allemands ne demandent qu'à aisément tourner.

Cependant, les fugitifs se rendaient promptement compte qu'ils n'étaient plus poursuivis par les gardes.

Epuisés, haletants, d'ailleurs, ils étaient, au bout de peu de temps, forcés de s'arrêter.

On ne peut se douter de ce qu'est un fardeau humain, et combien, aux bras les plus vigoureux, il pèse.

Zorka se plaignait, d'ailleurs, la malheureuse: les désordonnés mouvements de la course la faisaient atrocement souffrir.

—Grâce! Pitié! finit-elle par crier.

De plus, répétons-le, ils n'en pouvaient plus.

—Voyons, fit le père Viaume, qui ralliait le groupe de ses amis, elle a été frappée par ces imbéciles, cette enfant! Je vous demande un peu si ça a raison d'être, oui!

—J'étouffe! J'étouffe! murmura la Tzigane.

Sophie Lacoste écarta sa gorgerette, et déchirant la chemise, mit à nu une épouvantable blessure.

La balle était entrée dans le dos, longeant la colonne vertébrale, et elle avait dû se loger dans le poumon, car elle ne sortait point par la poitrine.

Zorka respirait avec peine. Par moments, une mousse sanglante venait franger ses lèvres, et alors sa tête se renversait, et le blanc de ses yeux apparaissait sous la palpitation agitée de ses paupières.

—Elle est perdue, murmura Maurice, dès qu'il eut, aux reflets de la lune blafarde, pu se rendre compte de l'atroce et impardonnable blessure.

Si bas qu'il eût parlé, la Tzigane l'entendit.

Les affres de la mort développent et multiplient à l'infini les perceptions des pauvres êtres qui se préparent, en d'atroces angoisses, à passer de l'autre côté de la vie.

—Oui, fit la Tzigane, je vais mourir... je le sens bien... Zorka va partir pour le pays des rêves... Pauvre Zorka!... Elle va retrouver Mirko... Mirko qu'elle aimait tant!...

Sophie Lacoste s'était agenouillée auprès de la Tzigane, et silencieusement pleurait.

—Il ne faut pas pleurer, Sophie, murmura la moribonde, Zorka va être heureuse!... Elle va être unie à Mirko... Mirko!... qu'elle aimait!...

S'adressant à Maurice :

—Vous! dit-elle, l'attirant à elle, vous... qui avez été si bon!... vous qui avez sauvé la pauvre Zorka des mains de ce monstre, faites encore quelque chose pour elle!...

—Tout ce que vous me demanderez... ma pauvre enfant!... Tout ce qu'il me sera possible de faire!... Je vous le promets.

—Jurez-le!...

Maurice étendit la main.

—Je le jure, Zorka, quand bien même il me faudrait courir les plus grands dangers.

—Oh! fit-elle, vous êtes bon! vous!...

Et elle ajouta, plongeant ses regards déjà noyés dans les siens : —Comme elle sera heureuse!... Et pure!... Et chaste!... Un ange que les autres anges pourraient porter sur leurs ailes...

—Qui? Elle? demanda anxieusement M. de Prévannes.

—Laissez-moi!... Vous qui m'avez sauvée... Laissez-moi vous demander ma dernière grâce...

—Parlez! Parlez! lui répondit Maurice.

—Là!... Tout auprès, sous de grosses roches... j'ai caché... j'ai enfoui, avec bien des peines, oh! qu'elles étaient lourdes ces pierres!... Elles ont déchiré mes pauvres mains... mais, au moins... ni les loups, ni les ours, ne dévoreront... tout ce qu'ils ont laissé de Mirko... de mon pauvre Mirko!...

D'un geste de la main, elle désignait un taillis en pente, couronné par des amas de pierres moussues, qu'argentait à cet instant la lune.

—Tu as promis. Tu as juré! mon cher seigneur...

—Et je le jure encore.

—Tu mettras mon corps sous les roches, à côté de la tête de Mirko.

—Oui! Pauvre enfant! Je te l'ai promis!...

—Nous dormirons ensemble... longtemps... longtemps... Toujours... Et maintenant que je suis certaine de posséder ce sommeil... je vais mourir... tranquille... heureuse... En appelant sur ta tête, Excellence... et sur celle que tu aimes... tous les bonheurs... d'une vie heureuse...

M. de Prévannes allait adresser une question à la moribonde,

mais Sophie Lacoste, d'un brusque mouvement, presque sauvage, l'écarta violemment.

—Zorka, dit-elle, les mains jointes, Zorka... aie pitié... Depuis que nous sommes ensemble, jamais tu n'as consenti à parler. Zorka! je t'en supplie!... Dis-moi, si tu le sais... où est ma fille!... Dis-moi où est mon enfant...

—C'est vrai! répliqua la Tzigane, quand on souffre on ne pense qu'à soi... Maintenant, je ne le crains plus... le sorcier, le fou!... le démon!... A présent que je vais mourir, il ne peut plus me faire de mal, me brûler vive, comme il me l'avait bien promis si je trahissais ses secrets... Il ne faut pas m'en vouloir, voyez-vous. Une esclave!... De pauvres esclaves!... Ainsi que nous étions, Mirko et moi!... Mais je ne lui ai jamais fait de mal... à elle... Non plus qu'à l'autre, si bonne, si belle!

—Parle! parle! Zorka, répétait la mère, se tordant les bras, toujours agouillée auprès de la mourante. Parle!... Tu n'es pas mère, toi!... Tu ne sais pas ce que c'est que de pleurer son enfant!...

—Elle a eu du bonheur de trouver la première, la grande!... Oh! bien du bonheur!... Car, elle en a pris soin... Oh! qu'elle a pleuré, quand elle a vu qu'il avait pris de son sang...

—De son sang! s'écria Sophie Lacoste, avec un rugissement de bête fauve.

—Bien pâle elle était le lendemain... Mais la Belle des Belles la soignait, alors, la caressait, la faisait marcher, courir, manger, pour reprendre bien vite des forces!...

—Parle! Zorka! dis-nous où elle est, je t'en conjure!

—A Retzow... elles sont à Retzow... dans l'île damnée...

—J'en étais bien certain, fit Maurice avec un plein soupir qui remplit sa poitrine.

—Ah! bien, alors, nous allons pouvoir travailler ça, gronda Justin, et de première...

—Prenez garde! reprit encore la Tzigane, il y a des ours... De grands ours... méchants, féroces!... C'est de la viande crue qu'ils mangent, de la chair saignante... C'était Mirko qui les nourrissait... Puis après, c'était Conrad... Prenez garde... Ils vous mottrunt en pièces... Vous et elles...

Maurice s'approchait à nouveau de Zorka.

—Et par où peut-on pénétrer dans le parc?

—Je ne sais pas... Je le jure... Je ne sais pas...

—Par la maison, il n'y faut pas songer, fit le père Viaume, toutes les précautions sont certainement prises... Et nous irions nous jeter dans la gueule du loup, en n'étant pas bien sûrs d'éviter les ours...

—Enfin, nous chercherons, nous trouverons, s'écria Maurice, il le faudra bien.

—Pour sûr, intervint Justin, nous ne resterons pas là, à danser devant des murailles.

—Prenez garde! Prenez garde! répétait Zorka.

Et avec l'insistance de l'idée fixe et de la volonté suprême.

—Là!... Là!... Portez-moi aux roches!... Je vous en prie... Zorka, oui, la pauvre Zorka... C'est seulement là qu'elle mourra tranquille.

Alors, Maurice et Justin, avec des lenteurs et des soins extrêmes, reprirent ce malheureux corps sur lequel déjà la mort étendait son horrible griffe, et à travers la coupe, évitant les souches, les heurts, ils atteignirent bientôt le monticule rocheux.

—C'est là!... là! dit-elle, désignant un amas de lourdes pierres. Et elle ajouta:

—Non! Je ne me trompes pas... j'en suis sûr... elle est là!...

Comment une faible femme avait-elle pu, sans aucune aide, mouvoir ces énormes quartiers de pierres?

Ah! la passion! lorsqu'elle s'empare des êtres les plus faibles, centuple les forces nerveuses...

Maurice et Justin y parvenaient à peine. Et là, dans la mousse, la tête de Mirko!...

Décomposé! méconnaissable!... Et Zorka en toucha les cheveux avec bonheur.

—Auprès de lui! murmura-t-elle, auprès de ce qu'ils ont laissé de lui, de ce que j'ai pu leur voler!...

Etendue sur l'herbe douce, la tête sur les genoux de Sophie, l'agonisante regardait Maurice.

—Elle vous dira que Zorka n'a jamais été méchante pour elle!... La pauvre esclave était forcée d'obéir... Voilà tout...

Ses bras s'agitaient, elle semblait chercher quelque chose autour d'elle.

M. de Prévannes s'était agenouillé et lui demandait avec bonté ce qu'elle voulait.

Et comme elle lui avait repris la main, comme elle la tenait dans les siennes, la serrant, l'appuyant contre son cœur, ce cœur dont les battements allaient s'affaiblissant:

—Rien! rien de plus!... Zorka ne demande plus rien... si ce n'est que vous oubliiez tout le mal que Mirko et elle... ont fait...

Dites que vous leur pardonnez... que votre haine ne les poursuivra pas dans l'heureux pays des rêves...

—Je vous pardonne, répondit Maurice, je vous l'affirme... Mourez en paix!...

Alors, à la lueur de la lune éveillée, le visage de la Tzigane prit une expression de béatitude infinie.

—Plus heureuse dans la mort que dans la vie, murmurait-elle. Oh! oui!... bien plus heureuse!...

Enfin, la pauvre esclave, ignorante, sauvage, la bohémienne qui n'avait pas connu durant toute sa vie les lois du bien et du mal et qui, malgré tout, avait suivi les instincts de son cœur, la bohémienne respira longuement.

—Mirko! murmura-t-elle.

Et ce fut tout.

—Pauvre fille! prononça M. de Prévannes, profondément ému. Accomplissons ses volontés... Elle aimait ce bandit, ce sinistre misérable... Elle voyait à travers le prisme de l'amour!...

Et alors ils roulèrent autour du cadavre d'énormes masses de pierres.

La dernière volonté de la Tzigane était accomplie.

Elle dormait là, au fond des grands bois, son dernier sommeil auprès de la tête de celui qu'elle avait aveuglément aimé.

—Maintenant, fit M. de Prévannes, une fois cette triste tâche terminée, à l'œuvre... Et dépêchons-nous.

Et il entraîna ses compagnons.

—Mon capitaine, fit Justin tout en se maintenant à la hauteur de Maurice, je vais vous dire une chose qui va vous faire certainement encore de la peine... Et le fou?

—Ah! s'écria le Père Viaume... Ah! mon Dieu!... Il est sûrement resté dans les flammes!...

—Pauvre vieux!... Dame!... Il était un peu parti... C'est lui, bien sûr, qui a dû mettre le feu... Et il y sera resté... là-dedans...

—Il a cessé de souffrir, fit philosophiquement le vieux policier. Et ce fut là toute l'oraison funèbre d'Hermann Pluck.

## VI

Bien au loin, dans tous les entours du pays, l'île de Retzow inspirait à tous une profonde terreur.

Ce n'étaient ni les armes, ni les fourneaux, ni les alambics du savant qui lui donnaient un renom de magicien et de sorcier.

Non. Le pourquoi de cette terreur, c'était un motif très terre à terre.

On savait que le comte de Malthen entretenait à Retzow des ours énormes, les plus carnassiers et les plus féroces, et c'était très suffisant pour écarter de l'île les curieux et les braconniers.

Des fraudeurs avaient bien essayé, une nuit, de se laisser dériver sur l'île et d'y aborder, pour tâcher de faire main basse sur le gibier du parc, des daims, des faisans, sur le poisson du grand vivier, des carpes énormes.

Ils en avaient été pour leurs frais.

Peu d'instants après leur atterrissage, deux ours accouraient à eux, sans bruit, sans un grognement, et les braconniers n'avaient eu que le temps de se jeter à l'eau pour éviter d'être saisis et mis en pièces par deux des très dangereux pensionnaires du comte de Malthen.

On aurait donc offert une fortune à un batelier quelconque pour aborder dans l'île de Retzow, qu'il s'y serait refusé avec une obstination que nulle surenchère ne serait parvenue à vaincre.

Lorsque, sur le train de bois, Maurice avait traversé l'immense lac, à très grande distance de l'île, son compagnon lui avait raconté tous ces détails et bien d'autres plus effrayants encore.

Ne parlait-on pas, en effet d'un autre braconnier qui, lui aussi, avait tenté de pénétrer dans l'île, pour réussir un bon coup, et qui n'avait jamais reparu. Au dire de ses camarades à qui il avait confié son projet, les ours l'avaient dû mettre en pièces et s'en régaler avec délices.

—Ça, disait le père Viaume, assis sur la berge du grand lac, deux heures après les événements qui précèdent, ça... s'il y a en cette affaire un très vilain côté, en ce sens que nous pouvons être dévorés à la croque-au-sel, les uns et les autres, ça en possède un autre, que j'ose qualifier d'excellent.

—Tiens! répliqua Justin, et lequel, père Auguste? je ne serais pas fâché de le savoir.

—C'est que, si nous parvenons à mettre le pied dans l'île... nous ne serons pas dérangés.

—Très justement raisonné, ajouta M. de Prévannes, lequel, présidait, comme bien on pense, ce préalable conseil de guerre.

—Et pourtant, insistait le vieux policier, nous ne pouvons pénétrer dans le parc que... comment dirai-je?... du côté aux ours... Vu que... Conrad a parlé, Conrad a prévenu... et si nous essayions de vouloir passer par la porte... m'est avis que nous serions accueillis comme des toutous dans un jeu de boules.

(A suivre.)

# VERS LE POLE

Par FRIDTJOF NANSEN

(Suite)

Aussitôt que Johansen en a fini avec les chiens, les divers ustensiles de cuisine sont apportés sous la tente, le lit-sac est étendu et la porte soigneusement close. Tout de suite, les deux compagnons se glissent dans le sac pour dégeler leurs effets. Pendant le jour, les exhalaisons humides du corps se sont condensées dans les étoffes. Chaque vêtement extérieur est devenu aussi dur qu'une pièce d'armure. A chaque mouvement ils craquent, et si on pouvait les quitter, ils se tiendraient debout. La manche gelée du paletot de Nansen lui fit bientôt aux poignets de profondes écorchures, dont l'une atteignit presque l'os et ne guérit pas avant l'été ; il en gardera la cicatrice toute sa vie.

Dans le sac, lentement, les vêtements s'assouplissent en dégelant. Mais Nansen et Johansen dépensent ainsi beaucoup de leur chaleur naturelle. Ils se pelotonnent dans le sac, et leurs dents claquent durant une heure avant qu'ils sentent de nouveau en eux un peu d'indispensable chaleur. Enfin la glace qui solidifiait leurs effets est complètement fondue, mais ils demeurent humides : au sortir du sac, le lendemain, ils durciront de

nous nous sentons si fatigués que nous donnerions quoi que ce fût pour rentrer dans le sac, et dormir vingt-quatre heures de plus... Mais il faut marcher, marcher vers le nord, toujours vers le nord. Notre toilette faite, nous devons aller dans la neige remettre en ordre la charge des traîneaux, débrouiller les rênes et les harnais des chiens, les atteler. Et puis, en route ! Je vais devant, avec mes ski, suivi de mon traîneau. Il faut exciter sans trêve les chiens, les frapper, être cruel avec eux. Cela fait saigner le cœur ; mais nous détournons les yeux et nous nous endurcissons en raisonnant. Il est nécessaire d'être sans merci. A notre but tout doit être sacrifié, et la pitié doit faire place à l'égoïsme...

"Vendredi, 29 mars. —... Oh ! cet éternel démêlage des rênes que les chiens, dans leurs bonds désordonnés, emmêlent comme à plaisir ! Oh ! ces inextricables écheveaux et les infernales complications des nœuds qui font sans cesse les maudites bêtes !... Par cette température, avec des mains gelées, presque pelées, c'est un travail terrible.

"Hier soir, la température s'est élevée à  $-34^{\circ}$  ; nous avons eu, dans le sac, la meilleure nuit que nous ayons eue depuis longtemps... Une observation de méridienne que j'ai faite aujourd'hui ne nous met qu'à  $85^{\circ} 30'$ . Je n'y comprends rien ; nous devrions être à  $86^{\circ}$  ; j'ai dû commettre une erreur..."

LE POLE INACCESSIBLE

Le 30 mars, la situation se gâte tout à fait. Le thermomètre est redescendu à  $-43$  et l'oppression du froid recommence. Après avoir fait route pendant quelques heures sur une glace unie, à laquelle ils ne sont plus habitués, Nansen et Johansen sont arrêtés tout à coup par d'effroyables amoncellements de glaçons. Les chiens culbutent dans des crevasses ; un des traîneaux les suit et, pour le relever, il faut le décharger entièrement. La fin de la journée se passe à lutter ainsi sans avancer. "Si nous n'avions pas, le soir, la chaleur du sac pour nous reconforter, ce serait à désespérer."

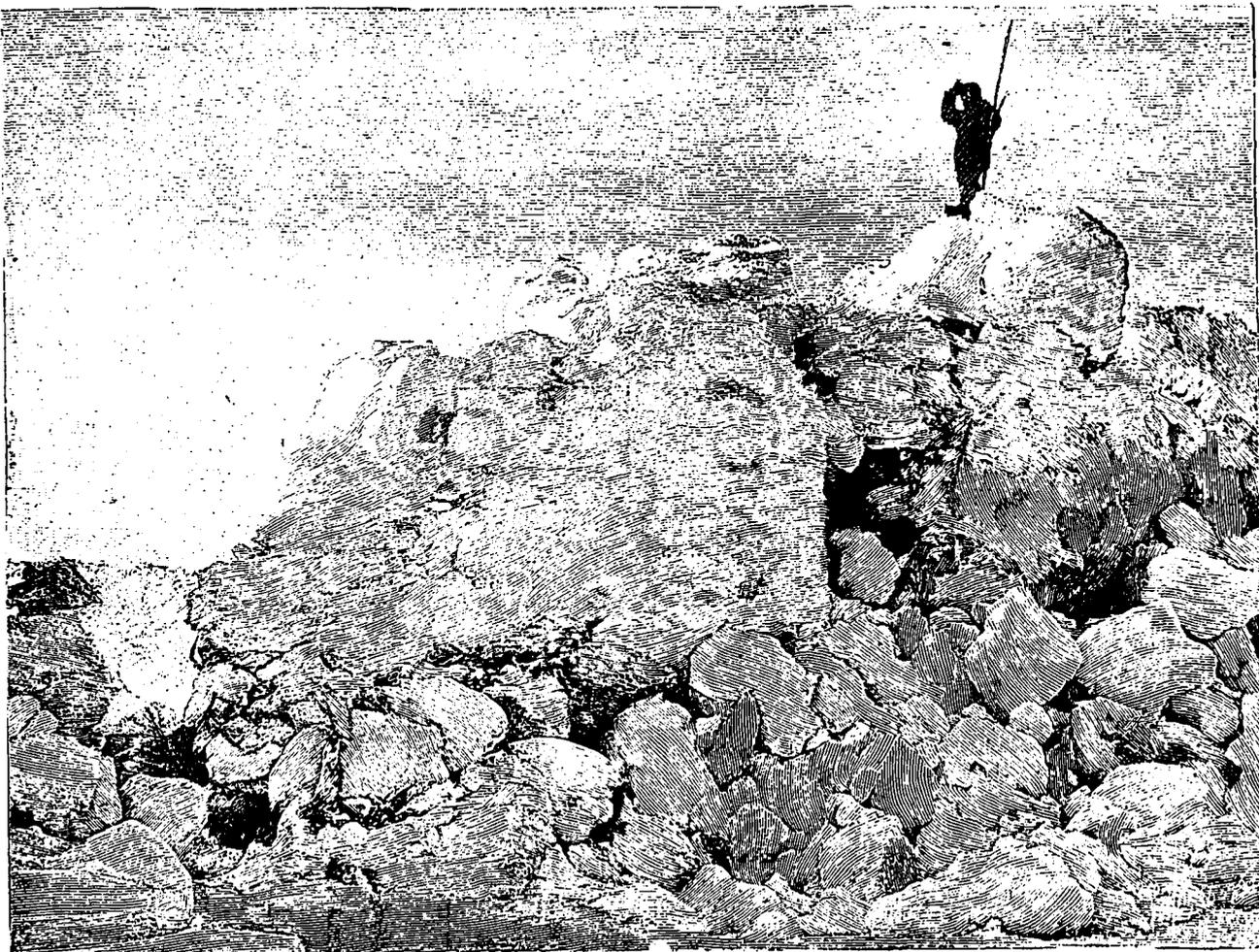
Pourtant la journée du lendemain, 31 mars, s'annonce bien. Le temps a changé ; le vent souffle du sud et le thermomètre est à  $-30$ ,... une température d'été polaire ! malheureusement, alors que les deux hommes et les chiens marchaient d'un bon pas sur une glace passable, soudain une fissure s'ouvre devant le premier attelage. Le traîneau de Nansen a juste le temps de la traverser, pendant qu'elle est encore étroite. Mais au moment où Johansen se dispose à la franchir à son tour, elle s'élargit, un morceau de glace cède sous lui et il tombe les jambes dans l'eau. Nansen avec un traîneau est d'un côté, Johansen, les jambes mouillées, déjà gelées, est de l'autre avec les deux autres traîneaux, et entre eux la largeur de la crevasse augmente de plus en plus. Impossible de se servir des kayaks, qui ont été troués pendant la marche accidentée des journées précédentes. La situation ne laisse pas d'être critique. Enfin, après d'assez longues recherches, un passage est découvert. Il était temps pour Johansen que la tente pût être dressée et le lit-sac préparé : ses deux jambes n'étaient plus que deux piliers de glace compacte.

"Mardi, 1<sup>er</sup> avril. — Il est impossible de rien distinguer dans le brouillard. Creux et reliefs, tout est blanc. De minces couches de neige masquent les interstices des glaçons. On pose le pied sans méfiance et l'on tombe, la jambe prise dans une crevasse : c'est merveille que l'on s'en tire sans fracture.

"Pour reconnaître un passage praticable, il faut se porter en avant, parfois à une grande distance, chercher dans une direction, puis dans une autre, et retourner vers les traîneaux pour repartir avec eux : on fait ainsi trois et quatre fois le même chemin. Hier, quand nous avons fait halte, j'étais exténué.

"La glace semble devenir de plus en plus mauvaise et je me demande s'il est sage d'aller au nord trop longtemps.

"Mercredi, 2<sup>e</sup> avril. —... Un second chien, Russen, a été tué. La chair



AU SOMMET D'UN HUMMOCK.

nouveau. Il ne peut être question de les sécher tant que durera ce froid excessif.

Nansen, comme cuisinier, est obligé de se tenir à peu près éveillé pour surveiller les opérations culinaires. Johansen somnole à son côté. Dormir et manger, à cela se résumait pour eux toutes les joies de l'existence.

Lobsouse, fiskegratin ou soupe, le dîner est toujours délicieux. La journée s'est passée à attendre et à désirer l'heure du repas.

Quelquefois cependant, ils sont si harassés que leurs yeux se ferment, que la main s'arrête en route, entre l'écuelle et la bouche, et retombe inanimée, et que la nourriture se répand sur le sac. Le dîner avalé, les voyageurs se permettent un petit *extra* : de l'eau chaude, aussi chaude que le palais et le gosier peuvent la supporter, dans laquelle un peu de lait pulvérisé a été dissous. Cela a presque le goût du lait bouilli et est très réconfortant : on se sent, dit Nansen, réchauffé de la tête aux pieds...

"Puis, continue-t-il, nous nous renfonçons dans le sac, nous le bouclons soigneusement par-dessus nos têtes, nous nous couchons l'un contre l'autre, et nous dormons aussitôt du sommeil du juste. Mais, jusque dans nos rêves, nous poursuivons notre marche pénible et ininterrompue, vers le nord toujours, menaçant les chiens et nous impatientant de la lenteur des traîneaux ; et souvent je suis réveillé par Johansen qui, dans son sommeil, invective Pan, Barrabas ou Klapperslangen : "Allez donc, diables de chiens que vous êtes ! Allez donc, brutes ! Sass ! Sass !" et autres jurons qu'il est plus difficile de répéter.

"Le matin, nous déjeunons de bouillie d'avoine ou de chocolat, nous rédigeons nos notes et nous pensons à nous mettre en route. Que de fois

a été divisée en vingt-six portions, mais huit chiens l'ont refusée ; ils ont eu du pemmican. La glace devant nous n'est pas engageante. Ces murs de glaçons entassés sont désespérants, et il n'y a aucune perspective d'amélioration.

"A midi, j'ai pris une observation ; nous sommes par  $95^{\circ} 59'$ . Il est étonnant que nous ne soyons pas plus loin : malgré nos efforts, nous n'avancions guère... Je me suis aperçu depuis longtemps qu'il est impossible de parvenir jusqu'au Pôle même ou dans son voisinage immédiat, sur une banquise aussi tourmentée et avec les chiens que nous avons. Si seulement ils étaient plus nombreux ! Que ne donnerais-je pas maintenant



LE CAMPMENT PAR  $96^{\circ} 14'$ , 8 AVRIL 1895.

pour avoir ceux de l'Olenek ? Il nous faudra tôt ou tard rebrousser chemin..."

D'autre part, Nansen persiste à penser que les progrès de sa marche, si lents qu'ils soient, devraient l'avoir conduit beaucoup plus au nord. Est-ce que la glace sur laquelle il piétine, non contente de lui opposer les mille accidents de sa surface, le repousserait vers le sud dans une dérive continue ? C'est la seule explication plausible. Mais alors à quoi bon s'obstiner dans une lutte inutile ?

"Vendredi, 5 avril. — Notre latitude à la date d'hier était de  $83^{\circ} 6'$ ... Devons-nous essayer d'atteindre le  $87^{\circ}$  degré ? Je doute que nous y parvenions si la glace ne s'améliore pas."

Loin de s'améliorer la glace empire encore. "Hier, écrit Nansen le 6 avril, je suis arrivé aux limites du désespoir, et quand nous nous sommes arrêtés ce matin, j'avais presque décidé la retraite. Nous irons cependant de l'avant un jour encore, afin de constater si la glace est réellement aussi mauvaise qu'elle le paraît du sommet de l'amoncellement, haut de 30 pieds, près duquel nous avons installé notre campement. Nous avons fait à peine 4 milles hier : des crevasses, des entassements, la glace raboteuse interminablement... On dirait une immense moraine dont les rochers seraient des glaçons. Soulever les traîneaux pour passer chaque aspérité est un labeur qui fatiguerait des géants..."

Le dimanche 7 avril 1895 fut le dernier jour de marche de Nansen et de Johansen vers le Pôle.

Ils levèrent le camp à 2 heures du matin et ils avancèrent tant qu'ils purent au milieu du chaos. Puis il devint impossible aux traîneaux de continuer.

Nansen, à patins, parcourut encore quelques centaines de mètres sur la banquise polaire, inviolée avant lui. Il monta sur le plus haut hummock. L'entassement chaotique des blocs de glace s'étendait jusqu'aux limites de l'horizon. Persister davantage eût été folie. Si les voyageurs doivent rencontrer beaucoup de glace semblable dans la direction de la terre François-Joseph, ils n'auront pas trop de temps, de vivres et de forces pour parvenir à la seule place où est le salut.

"J'ai donc déterminé, écrit Nansen, de m'arrêter et de mettre le cap sur le cap Frigely. Nous avons campé, et sous la tente dressée au point le plus septentrional qui ait jamais été atteint, nous nous sommes offert un banquet de lobsouse, de pain et beurre, de chocolat sec, de compote d'airelles rouges et de petit lait bien chaud. Puis, avec une sensation délicieuse, oubliée depuis longtemps, de rassasiement et de bien-être, nous nous sommes glissés dans notre cher sac, notre meilleur ami."

Quand Nansen et son compagnon se réveillèrent le matin du 8 avril, le drapeau norvégien qu'ils avaient arboré flottait par environ  $86^{\circ} 14'$  de latitude nord et  $95^{\circ}$  de longitude est. Ils n'avaient pas atteint le voisinage immédiat du Pôle, ni même le quatre-vingt-septième degré, objet de leurs suprêmes efforts. Pourtant ils avaient dépassé de  $2^{\circ} 50'$  la latitude de Lockwood, battu de 314 kilomètres et demi le record établi en 1883.

Ils étaient à 418 kilomètres (la distance de Paris à Clermont Ferrand) du Pôle mathématique.

EN ARRIÈRE !

Du 21 juillet 1893 au 7 avril 1895, pendant près de vingt et un mois, la devise de Nansen avait été : En avant ! A partir du 8 avril 1895, ce fut : En arrière ! Mais cette retraite fut la partie la plus surprenante et la plus émouvante du voyage. Nansen et Johansen y dépensèrent une incroyable somme d'énergie physique et morale.

Mardi, 9 avril. — L'étape d'hier fut la première du retour au pays et au home. Nous prévoyions la même glace impraticable ; aussi notre surprise fut-elle grande lorsque bientôt nous trouvâmes une surface fort passable, qui, rapidement s'améliora encore...

Samedi, 13 avril. —... Je ne comprends pas cette subite modification dans la nature de la glace. Peut-être rencontrons-nous moins de diffi-

cultés parce que nous marchons à présent dans le sens des arêtes et des aspérités, de sorte que nous passons entre elles au lieu d'avoir à nous frayer un chemin par-dessus. De même, nous avançons parallèlement aux crevasses au lieu de les aborder perpendiculairement.

"Nous avons eu le malheur hier d'oublier de remonter nos monstres, qui se sont arrêtées. Pour retrouver approximativement l'heure de Greenwich, il me faut prendre une observation du temps et une observation de latitude, puis estimer aussi exactement que possible le chemin parcouru depuis le 8 avril, jour où j'ai pris notre dernière observation de longitude. J'espère qu'ainsi l'erreur ne sera pas considérable..."

La fête de Pâques qui tombait le 14 avril, fut consacrée — à un dîner d'extra bien entendu — et surtout aux longs calculs nécessaires pour retrouver l'heure. Les évaluations de marche et les observations ne s'accordaient guère : d'après les premières, Nansen croyait être parvenu à  $15'$  plus au sud que ne l'indiquaient les secondes... "Est-ce que nous dérivions maintenant vers le nord ? se demande Nansen. Ce serait excellent pour le Fram, mais peu rassurant pour nous." Quant à la longitude, Nansen supposa qu'elle était de  $83^{\circ} 40' E.$  : ce chiffre n'était certainement pas exact, mais s'il le prenait désormais pour base de ses calculs, il n'aurait plus tard, quand il connaîtrait la longitude vraie, qu'à leur faire subir une correction uniforme.

"Mardi, 16 avril. — Comme nous étions sur le point de partir, à une heure hier matin, un de nos meilleurs chiens, Baro, prit la fuite. Je multipliai les appels, je fis le tour des hummocks à sa recherche, mais je ne vis rien que la glace bouleversée et entassée, étagée à l'infini ses crêtes abruptes ; à l'extrême nord le soleil de minuit étincelait. Le monde glaciaire rêvait, baigné dans la froide clarté du matin. Nous nous étions résignés à partir sans le chien, quand nous l'aperçûmes, très loin derrière nous, suivant nos traces. Il avait manifestement honte de lui-même, finit par revenir, et, sans nouvelle tentative de fuite, se laissa harnacher en me regardant avec des yeux qui imploraient mon pardon. J'avais eu l'intention de le battre : ses yeux me désarmèrent.

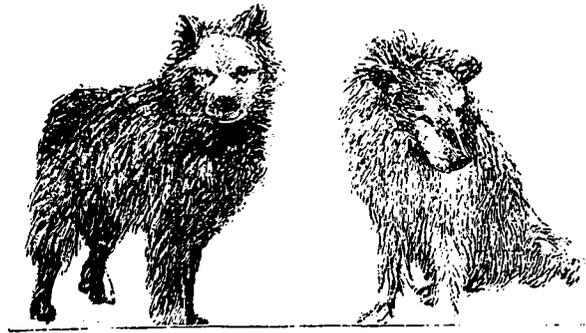
"... Un peu plus loin, je m'aperçus que j'avais égaré le compas et je retournai sur mes pas. Je le trouvai, mais en chemin je fus incommodé par la chaleur. Une mollesse m'envahissait, et, quand je regagnai les traîneaux, Johansen s'était endormi, lézardant au soleil... le thermomètre marquait  $26^{\circ}$  au-dessous de zéro.

"Mercredi, 17 avril. —... La glace que nous traversons actuellement paraît être la même que celle qui entoure le Fram. Effectivement nous sommes parvenus à peu près dans la région où se poursuit sa dérive.

"... Nous allons à grands pas en même temps vers la terre et vers l'été. Ce n'est plus un ennui maintenant de se lever matin, avec une bonne journée de marche en perspective, de cuisiner, de dormir au chaud dans le sac et de rêver aux joies du retour à notre home... Notre home..."

Une seule ombre au tableau : l'égorgeement des chiens. "Hier, tel chien a été tué," est un lugubre refrain qui revient à chaque page du journal de Nansen. A l'égorgeement, Johansen et lui essayent de substituer la strangulation. Ils emmènent le chien destiné au sacrifice à l'écart, derrière un hummock, afin de laisser ignorer aux autres ce qui se passe. Ils lui passent une corde autour du cou, et chacun tire de son côté, de toutes ses forces. Mais la corde échappe à leurs mains gelées, et la pauvre bête n'est qu'à moitié étouffée. Il faut revenir au couteau, et c'est horrible. Un coup de fusil serait un moyen plus simple et plus humain : ce serait gaspiller des cartouches. Les survivants, de moins en moins nombreux, sont devenus friands de la chair pantelante de leurs compagnons d'attelage.

Le 20 avril fut une rude journée. Une crevasse particulièrement large, aux abords escarpés, les retint pendant plusieurs heures. Le soir, il firent une rencontre intéressante : ils se trouvèrent en présence d'une énorme pièce de bois plantée obliquement dans la banquise, sorte de poteau indicateur sur la route de la dérive. C'était, autant qu'on put juger Nansen, un tronc de Mélèze Sibérien. On en eût fait un bon feu, mais il fut impossible de le retirer de la glace. Johansen se contenta de graver leurs



LES DEUX DERNIERS CHIENS

initiales dans ce bois destinée à atterrir, un jour ou l'autre, sur les côtes groenlandaises.

Le 25 avril, nouvel incident propre à leur rappeler que tout n'est pas glace sur notre globe : ils reconnaissent tout à coup une piste de renard fraîchement marquée dans la neige. Que diable ce renard pouvait-il faire dans ces parages ? En même temps ils constatent, à des signes non équivoques, que l'animal n'a pas été totalement privé de nourriture. La terre serait-elle proche ? instinctivement Nansen regarde autour de lui ; mais tout est neige et glace.

(A suivre)

LES DRAMES DU SPORT



I

Le chef du public (comme l'agile Piedoiscau allait attraper la balle). — Il va l'attrapper ! Regardez donc comme il court !



II

Le chef (frissonnant d'horreur). — Ciel ! il a glissé !



III

Pudoiscau (attrapant au vol la balle, de son soulier ferré). — A nous la partie !  
L'arbitre. — Gagné !

Chronique Théâtrale

PARC SOHMER

Quo deviendraient les malheureux habitants de Montréal, littéralement transpercés par les rayons d'un soleil de feu, s'ils n'avaient, pour s'y réfugier, quelques-uns de ces frais asiles d'où l'on voudrait ne jamais sortir si les affaires et le train ordinaire de la vie le permettaient.

En première ligne, le Parc Sohmer, où l'on respire à l'aise la brise du fleuve en écoutant la musique et en assistant au spectacle. Et tout cela pour dix centins ! La promenade sur la terrasse vaut seule l'argent ; mais il y a les attractions, toujours soigneusement choisies et chaque semaine supérieures à celles de la semaine précédente.

Allez au Parc Sohmer, visitez le Varascope aux vues sans cesse renouvelées.

PALACE THEATRE

Les habitués du Palace Théâtre ont assisté, cette semaine, à une exhibition de vues vraiment extraordinaires : De magnifiques scènes des fêtes russes ; des tableaux humoristiques et vécus. Voilà le bilan de ce qui a été offert au public par l'administration du Cinématographe, toujours soucieux du plaisir de ceux qui lui font l'honneur d'une visite.

Par ces chaleurs ultra-tropicales, l'établissement est fermé le jour.

Allez aux représentation du soir ; la salle est fraîche et le spectacle change continuellement.

A partir de dimanche, fermeture d'été. L'établissement fera sa réouverture pour l'Exposition Provinciale.

PARC LEPINE

CHEVAUX TROTTEURS. — Voici le programme pour les prochaines courses qui doivent avoir lieu au Parc Lépine. Vu l'engagement de John R. Gentry, 2 02½ et de Robert J., 2 01½, les champions ambleurs du monde, pour le 15 juillet, les dates des prochaines courses ont été remises aux 27, 28 et 29 juillet. Voici le programme pour les trois jours :

Premier jour, mardi. — Classe 3 minutes, bourse \$150 ; classe 2.20, bourse \$175 ; classe 2 20, bourse \$200.

Deuxième jour, mercredi. — Classe 2 35, bourse \$150 ; Course de 5 milles, bourse \$200 ; classe 2 24, bourse \$175.

Troisième jour, jeudi. — Classe 2 40, bourse \$150 ; entrée libre, bourse \$250.

Les entrées fermeront mercredi, le 21 juillet. Adresse : M. Lépine, secrétaire, parc Lépine, Montréal.

EXPOSITION PROVINCIALE A MONTREAL

Nous sommes absolument certain d'avoir, cette année, une Exposition à Montréal, et nos renseignements particuliers nous permettent d'affirmer que cette Exposition sera exceptionnellement brillante, qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas de subvention accordée à la Compagnie.

Augmentation du nombre et de la valeur des prix accordés aux différentes classes d'exposants ; augmentation du nombre et de la qualité des attractions, tel est l'ultimatum de la Compagnie d'Exposition.

Le public appréciera cette crânerie en se portant en foule aux terrains d'Exposition ; les exposants en venant, en plus grand nombre que jamais, augmenter l'intérêt de notre Exposition Provinciale de 1897.

Mr Stevenson, le dévoué secrétaire, est plein de confiance dans l'issue de la campagne et les demandes affluent de toute part. PALLADIO.

LE CAFÉ DU DIVAN

La disparition du célèbre cabaret du Chat Noir, la mort de son fondateur Salis, tout cela remuait l'entendement de Dupinceau, un impressionniste Montmartrois bien connu de ses amis par ses idées géniales quelquefois, toujours marquées au coin de l'originalité.

— Comment, se disait Dupinceau, on a fait le Chat Noir, l'auberge de la Pinte, du Ciou, des Adrets ; Lisbonne a créé, successivement, les Frites nationales, le Bigne, l'Académie et je ne trouverai pas un vocable pour un cabaret nouveau qui m'apporte, à moi aussi, le petit million qu'avait si gentiment, au épargner Salis !

Et Dupinceau réfléchissait et les yeux vagues, le front plissé par la tension du cerveau, le temps passait quand...

— Eureka ! s'écria le nouvel Archimède ! Fui le Chat Noir ; usé les trucs Montmartrois... enfoncé le boniment, les Ombres françaises et les bons poètes et chansonniers. Il faut du nouveau et j'ai trouvé la formule.

Pus de grosse caisse, ni de néant, de mer, ni de poissons...

Je m'en vais tout bonnement établir un de ces bons petits cafés de province, comme n'en voit plus, un de ces paisibles cafés contemporains des diligences, où il y aura de bonnes tables en bois blanc ; qui sera éclairé par de simples quinquets avec, au comptoir, une respectable caissière d'un âge mûr et, pour servir le client, un seul garçon, complètement sourd et suffisamment ahuri.

Au fond, le groupe, non de Robert Macaire et de Bertrand, vieux jeu, bon pour l'auberge des Adrets, mais bien quelques bons habitués : le capitaine en retraite, le pharmacien, le vieux percepteur des contributions et le jovial petit docteur.

Devant la porte, les deux caisses traditionnelles de lauriers roses et jamais de musique. A la porte les tziganes... pas de poètes chevelus ; au printemps seulement et de temps à autre, le petit violoniste italien et un orgue de Barbarie qui jouera : "J'irai revoir ma Normandie."

Tous les soirs, de 8 à 10 hrs, on s'écrasera pour venir voir les habitués jouer à la manille, une manille à 1 centime et à 10 hrs battant, on souille les quinquets et on met tout le monde à la porte. Je suis certain que les Parisiens, éreintés et blasés des cabarets à la mode qui ouvrent à minuit et ferment au jour viendront, dans ce petit coin oublié de province, chercher le calme et le repos.

Ainsi fut fait ; Dupinceau a créé son petit café tranquille avec, peint en lettres d'or sur l'enseigne blanche, comme la devanture : Café du Divan. Demi-tasse à 30 centimes.

On m'assure qu'il est en train de devenir milliardaire.

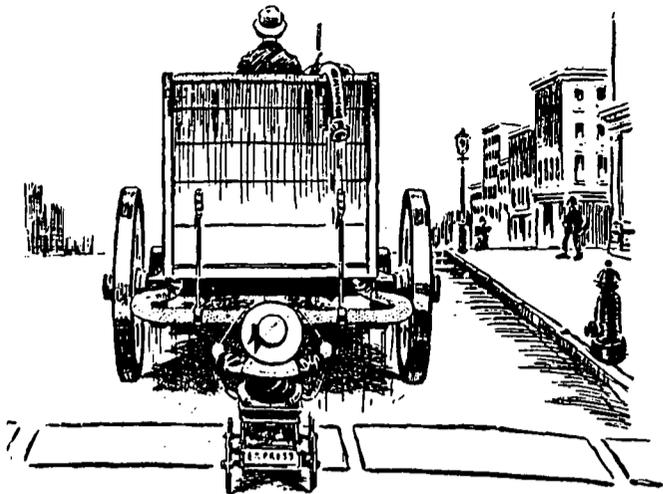
PARISIEN.

VOILA TOUT



Mme Guelderaine. — Mais pour quelle raison, Mr Dupinceau, peignez vous toujours des laiderons sur vos toiles ?  
Dupinceau. — Ma foi, je fais les portraits de tout ce que je vois autour de moi. Voilà tout !

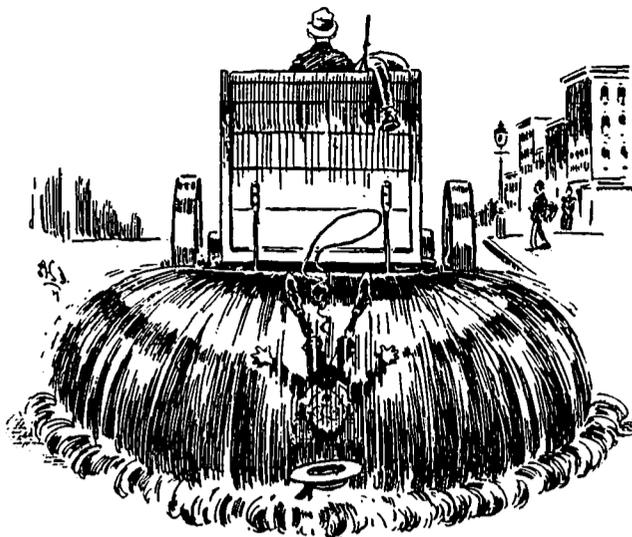
## UNE VAGUE FROIDE



I

Voilà qui va nous changer un peu des "vagues chaudes" de ces jours caniculaires où Montréal a sué, souffert et fondu.

Le petit Bidou croyait avoir réalisé le problème de la véhiculation à bon marché et chantait vic oïre quand...



II

...Ce qu'on pourrait sans exagération qualifier d'une "vague froide" est venu le rafraîchir et changer le cours de ses idées.

Pauvre Bidou, il ne pensait pas qu'en outre du transport gratuit il allait jouir de la douche obligatoire ! Abondance de biens nuit quelquefois.

Il gratta l'I, il gratta le G, il gratta...

Non, il allait se mettre à gratter l'N quand une clameur s'éleva, d'enthousiasme et de pardon !

On lisait maintenant :

NOBLES FRANÇAIS

La foule se retira satisfaite, sans qu'on eût à déplorer autre chose que des dégâts matériels, comme dit Chincholle.

Et on dit que les Français sont difficiles à gouverner !

ALPHONSE ALLAIS.

CES MÉDECINS

Le petit Bidou (qui est malade depuis quinze jours). — Dis, papa, est-ce que les

cataplasmes de moutarde étaient déjà connus quand tu étais petit garçon ?

Le père. — Mais, oui, mon pauvre chéri.

Le petit Bidou (mélancoliquement). — Et comment, après tant d'années, les médecins n'ont pu découvrir rien qui remplace la moutarde ? Ah, ces médecins !

TOUT AUTANT

La maman (fâchée). — Louise, si tu ne rests pas tranquille, je vais être obligée de te punir. Pourquoi n'es-tu pas plus patiente ?

Louise. — Mais, maman, c'est aussi dur pour moi d'être patiente que ce doit l'être pour toi !

CELA LUI SUFFIRAIT

Le tailleur. — J'ai là, monsieur, tout un stock de marchandises parlant par elles-mêmes.

Le client. — Je ne veux rien qui parle, entendez-vous ? J'ai déjà bien assez de ma femme.

IL LES AVAIT DANS LA TÊTE

Le professeur. — Donnez-moi les noms des os qui forment le crâne humain ?

L'étudiant. — Je les ai bien tous dans la tête, mais je ne puis me rappeler les noms.

PLUS DOUX ENCORE

Alfred (qui vient de faire sa demande et qui a été accepté) — Qu'est-ce qui est plus doux qu'un baiser, Albertine ?

Albertine (rougissant). — Deux !

## LE BEC EN L'AIR

Au dernier volume d'Alphonse Allais, publié chez Ollendorff, nous empruntons cette facétie. Cela n'est pas méchant. Et cela est gai sans prétention. C'est du bon Alphonse Allais :

## INSULTES A LA FRANCE

Voyant s'approcher le printemps, M. Pivre, négociant en vins et spiritueux, résolut de faire repeindre la façade de son magasin.

M. Pivre, disons-le tout de suite, est un bonhomme peu intéressant.

Il appartient à la catégorie de ces méprisables individus qui vendent, sous la fallacieuse dénomination de vin, un mélange d'eau de Seine, d'alcool amylique, de bitartrate de soude et de fuchsine.

M. Pivre, au lieu de mettre sa boutique sous le patronage d'un Borgia quelconque, avait eu le toupet de prendre cette enseigne :

## AUX VIGNOBLES FRANÇAIS

Donc, l'abominable Pivre fit venir un peintre et le chargea de badigeonner sa façade avec de fraîches et pimpantes couleurs.

L'ouvrier se mit à l'ouvrage.

Il commença par gratter la peinture de la trompeuse enseigne.

Il gratta l'A, il gratta l'U, il gratta l'X, il gratta le V, il gratta...

Non, il allait se mettre à gratter l'I quand midi vint à sonner.

C'est une vieille coutume administrative chez ce peintre d'aller déjeuner chaque fois que sonne midi.

Il fit ce jour-là comme il faisait tous les jours, et, lâchant son ouvrage, se dirigea vers un petit restaurant du quartier.

Machinalement, un passant qui passait par là, comme l'indique son nom, leva les yeux vers l'enseigne abandonnée et lut, non sans stupeur, ces mots :

## IGNOBLES FRANÇAIS

Puis, ce fut un second passant qui joignit son étonnement à celui du premier.

Puis un troisième.

Et savez-vous comment bientôt s'appelèrent les passants arrêtés ?

Ils s'appelèrent légion !

Et ce fut une légion hurlante d'indignation, écumante de fureur !

— Sale Prussien ! criaient les uns.

— Cochon d'Italien, vociféraient les autres, pas mieux renseignés.

Des cris, la foule ne tarda point à passer aux projectiles.

Quelques cailloux, que je n'hésite pas à attribuer à la malveillance, brisèrent les vitres et mêmes les litres, et en général tous les objets en verre étalés à la vitrine.

M. Pivre, attiré par tout ce fracas, et n'en devinant pas la cause, voulut réagir !

Ah ! il fut bien reçu, M. Pivre !

— A l'eau, le sale Prussien ! A l'eau, le cochon d'Italien !

Et un vieil ouvrier criait :

— Dire qu'on s'est fait casser la figure à Magenta pour ces gens-là !

Que ça nous serve de leçon !

Cependant, le badigeonneur avait accompli son déjeuner.

Il venait consciencieusement reprendre son ouvrage.

Sans souci de la cohue, il grimpa sur son échelle et gratta.

## DEVINETTE



— Eh là ! L'homme au parapluie, vous effrayez mon taureau !

— Où est cet homme ?



## PALACE THEATRE

78 RUE ST-LAURENT

### La Photographie Animée

PAR

### Le Cinématographe "Lumière"

DE LYON, FRANCE

La grande merveille du siècle  
La seule invention sérieuse et sans rival  
La fureur du jour, à Paris, Londres et N.-York

OUVERT TOUS LES SOIRS

Dimanches et les jours de fêtes

Séances de 8 à 11 hrs p.m.

ENTRÉE, - 10 cts

Venez Voir et Jugez !!

## PHARMACIE DANIEL

1593 Rue Notre-Dame

Près le Palais de Justice

PRESCRIPTIONS UNE SPÉCIALITÉ  
Médecines Brevetées

Françaises, Anglaises, Américaines et Canadiennes  
Parfums et Articles de Toilette, un choix...

Les Dimanches et Fêtes : 9 heures à 11 heures p.m.,  
et 4 heures à 6 heures p.m.

Tél. des Marchands 451

Tél. Bell 2269 ED F. G. DANIEL

On parle de Gobseck, un avare à qui il vient d'arriver une drôle d'aventure. Le malheureux a avalé une pièce de vingt francs.

Le docteur a ordonné un vomitif énergique.

— Je le connais, murmure Madame Gobseck. On pourra faire ce qu'on voudra : il a avalé vingt francs on ne parviendra pas à lui faire rendre plus de quarante sous.

Un mot de bébé précoce.

Quelqu'un lui demande son âge :

— Ça dépend, répond Bébé ; quand je vais en chemin de fer, j'ai deux ans et demi, autrement j'en ai trois et demi.

Un sergent de ville rend compte de sa tournée à un brigadier :

— Rien remarqué de subversif, sauf un individu qui paraissait ivre, mais qui cependant, en m'apercevant, s'est enfui comme un zèbre...

Le brigadier d'un air capable :

— Je vois ce que c'est : il était sans doute en état de zébréte !

## Poirier, Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement  
exécutées, caractères  
de luxe.

... 516 RUE CRAIG

MONTREAL.

Conversation affirmée authentique, surprise entre Pitou et Dumanet.

— Paraitrait qu'on va nous donner un casque en cuivre.

— Comme les Romains de l'antiquité alors ?

— Y a pas que les Romains, vois les pompiers et les dragons.

— Moi, ce casque me botterait parce que ça embêterait les petits chasseurs.

— Ce que tu dis n'est pas de nature Casque ou képi, c'est toujours le drapeau français, apprend-le pour dit et paie-moi un verre pour avoir tenu des propos subversibles.

L'examineur. — Comment nomment-ils les Arabes qui se retirent dans le désert pour prier ?

L'élève, sans hésiter :

— Des déserteurs.

Une maxime :

— Quand un mendiant vous tend la main, ce n'est généralement pas pour qu'on la lui serre.

Un monsieur est à la recherche d'un appartement ; après quelques pourparlers avec le concierge, il avoue à ce dernier qu'il est père de plusieurs enfants.

— Alors, je ne peux pas vous louer, dit le concierge, le règlement s'y oppose.

Au même instant deux enfants dégringolent l'escalier.

— Et ceux-là ? fait le monsieur assez vexé.

— Ce ne sont pas des enfants, monsieur, ce sont les fils du propriétaire !

La manie des parchemins.

On prouve à un individu affublé d'une foule de titres que ses aïeux ne figuraient pas aux Croisades.

— Ça ne m'étonne pas, répondit-il tranquillement, mes aïeux étaient protestants.

Restaurant en plein air.

— Allons ! bon, encore une limace dans ma salade.

— Chut ! Taisez-vous, fait le garçon. Si le patron vous entendait, il serait dans le cas de vous marquer sur l'addition une portion d'escargots.

Un afficheur s'amusait, dimanche, à poser le rom d'un candidat au beau milieu d'annonces commerciales de façon à obtenir des résultats singuliers. En sorte qu'on pouvait lire sur tous les murs :

G. L...

CONSEILLER SORTANT

Ne se vend qu'en bidons plombés  
de cinq litres

Un garçon coiffeur achevant d'accommoder un client :

— Monsieur a-t-il besoin de pomade, d'eau de Portugal, de vinaigre de toilette ?

— Non.

— De savon, de brillantine ?

— Non.

— De peigne, de brosse à cheveux, de brosse à ongles, de brosses à dents ?

— Non.

— Alors, Monsieur n'a besoin de rien ?

— Si, j'aurais besoin d'une trentaine de mille francs !

Pierre Leroux, ancien montagnard de l'Assemblée nationale en 1848, a donné de l'amour cette définition... mystérieuse :

"L'amour est l'idéalité de la réalité d'une partie de la totalité de l'être infini, réuni à l'objection du moi ou du non moi, car le moi et le non moi sont lui."

Ouf !

On signale à un aveugle de naissance la présence d'un collègue nouvellement installé dans la même rue :

— Comment est-il devenu aveugle demanda-t-il.

Par accident.

— Ah ! encore un parvenu !

Aux bains de mer :

— Est-ce que vous pourriez me porter ? Je suis un peu lourde.

Le baigneur. — N'ayez pas peur, ma petite dame ; nous autres, marins, j'sommes habitués aux grosses "mères".

### SUCCÈS ÉTONNANT



Messieurs,

J'ai essayé de votre fameux remède contre l'obésité et cela avec un tel succès que je pense pouvoir me dispenser d'en continuer l'usage à l'avenir.

Recevez, etc.,  
BICORNAC.

Chez le houlanger.

Un individu achète un pain d'un sou et en le mangeant, il y trouve, oh ! horreur ! un bout de cigarette : il revient aussitôt se plaindre.

— Eh quoi ! Monsieur, lui dit le boulanger d'un ton sévère ; on ne peut cependant pas vous donner un cigare de la Havane pour ce prix-là.

FAUSSES NOUVELLES

(Par notre câble spécial.)

Le savant ingénieur Pierre Raplatre vient de découvrir au Texas une très importante mine de papier mâché. Il y aurait, paraît-il, dans ce gisement, de quoi faire des boulettes pendant plusieurs siècles. Nul doute, par conséquent, que cette mine ne soit bientôt florissante.

Celebre  
**Sel de Coleman**  
Sans égal pour la laiterie, la table et la ferme.  
Prompts livraisons garanties.  
CANADA SALT ASSOCIATION  
CLINTON, ONT.

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

# "Le Monde"

LE MEILLEUR

Journal à Nouvelles et . . .  
. . . aux Beaux Feuilletons

Le mieux renseigné sur toutes  
les questions d'actualité . . .

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Edition Quotidienne	Edition Hebdomadaire
Un an . . . . . \$2 00	Un an . . . . . 60 cents
3 mois . . . . . 1 00	Six mois . . . . . 25 cents

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

Un Medium d'Annonces hors ligne

BUREAUX ET ATELIERS :

NO 76 RUE ST-JACQUES

L'ami Z... a des réflexions imprévues qui font la joie de son cercle, Lisant, l'autre jour, dans un journal, le récit d'un suicide qui avait eu lieu à six heures du matin, il s'écrie avec conviction :

— Quelle bête de manière de commencer sa journée !

A l'examen :  
— Pourriez vous me dire, Mademoiselle, quelle ville fournit, en France, le meilleur jambon ?

— Bayonne.  
— Et à l'étranger ?  
— Mayence...  
— Très bien... Et encore ?  
— Les îles Sandwich !

### MAGNIFIQUE ROMAN

## LE FILS DE L'ASSASSIN

Cet étonnant feuilleton, qui a tenu les lecteurs du SAMEDI sous le charme de ses dramatiques situations, est maintenant en vente.

Au-dessus de 400 pages, grand format.

Il en sera adressé un exemplaire franco à toute personne qui nous fera parvenir la somme de

25 CENTS

Les timbres-postes (canadiens ou américains) sont acceptés.

ADRESSEZ VOS COMMANDES DE SUITE

TIRAGE LIMITÉ

POIRIER, BESETTE & CIE

No 516 Rue Craig

MONTREAL

LES  
**CIGARES et CIGARETTES**  
**Chamberlain**  
 ... SONT ...  
**FIN DE SIECLE**  
 ESSAYEZ-LES!  
**DIX Cents**

**GOMME du Dr Adam**  
 Pour le Mal de Dents  
 En vente partout. - 10 cts

**MAISON DU PEUPLE!**  
**J. A. OUIMET**  
 Ci-devant GUILMETTE & OUIMET

Le magasin par excellence des ...  
**Chaussures à Bon Marché**  
 On ne trouve absolument que là les  
**SOULIERS D'HOMMES, en veau et en buff. 75c**  
 Une spécialité de CHAUSSURES DE  
 PREMIERE COMMUNION  
 Gros et Détail. — Assortiment des plus complets  
**No 1107 RUE ONTARIO**  
 Maison privée: 1105 RUE ONTARIO

**30 pour cent**  
 ... DE ...  
**COMMISSION**  
 Pour la vente des Billets  
 de la  
**Société . . .**  
**Nationale de**  
**Sculpture . .**  
 à des agents responsables  
**GROS LOT \$1,500.00**  
**PRIX DU BILLET, 10c**  
 Tirage tous les Mercredis  
 104 rue St-Laurent.

**EFFET DE SOLEIL.**  
*Un miséreux passait place de la Concorde.  
 Sur son dos son habit, râpé jusqu'à la  
 corde.  
 Reluisait au soleil ardent de thermidor.*  
**MORALITÉ :**  
*Tout ce qui reluit n'est pas or.*  
**GEORGES GILLET**

Casse tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 85



**AVIS.**—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.  
 On trouve la solution juste: Mlle A. Reishetter, Mile Art. Roy, Arthur Payette (Montréal), Peter Bernack (Cohoes, N.Y.), Mile Corinne Chartrand, Max L. Pellerier, Jos D. Thibault, Léon Trépanier (Fall River, Mass.), Louis Lacombe (Bellows Falls, Vt.), Jos Papineau (Leominster, Mass.), Paul Lagarde (Webster, N.Y.)  
 Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centins en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.  
 Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI, 81 St Chs Borromée (Montréal), Mile Corinne Chartrand, 214 Mason (Fall River, Mass.).  
 Le tirage au sort a fait sortir les noms de Mrs Louis Lacombe (Bellows Falls, Vt.), Jos Papineau (Leominster, Mass.), Paul Lagarde (Webster, N.Y.), Mlle A. Reishetter.

**NOUVEAUX PRIX**  
 DES  
**Bicycles Columbia**  
 LES "STANDARD" DU MONDE ENTIER

COLUMBIA 1897 Le meilleur bicycle existant.	Réduit à	\$90
COLUMBIA 1896 Deuxieme apres le modele 1897.	Réduit à	72
HARTFORD 1897 Egal a beaucoup de bicycles.	Réduit à	60
HARTFORD Modele No 2.	Réduit à	55
HARTFORD Modele No 1.	Réduit à	50
HARTFORD Modeles No 3 et 6.	Réduit à	37

Rien sur le marché n'approche de la valeur de ces bicycles a leurs anciens prix; que sont-ils donc maintenant?

**POPE MFG CO., HARTFORD, CONN.**

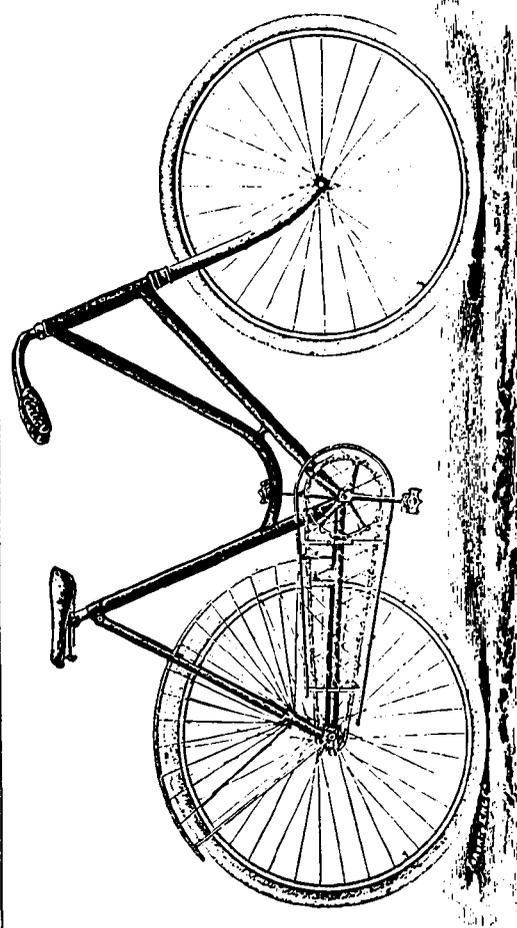
Catalogue gratis de n'importe quel agent des "Columbia"; par la maille, pour un timbre de 2 centins.

Au bureau de tabac.  
 Une jeune fille est en train de servir du tabac en carotte à un client.  
 —As-tu fini de servir Monsieur?  
 crie sa mère dans l'arrière-boutique.  
 —Voyons, maman, laisse moi le temps de lui couper la chique!

**Bains**  
 Turco-Russes,  
 De Natation et  
 Bains Privés.

**Dr BERNIER**  
 DENTISTE  
 Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au  
**No 60 RUE ST-DENIS**  
 à deux portes plus haut que le Jardin Viger.  
 PRIX MODÉRÉS

**Bains Laurentiens**  
 ANGLE DES RUES CRAIG  
 ET BEAUDRY  
 Jours réservés aux dames: le lundi avant-midi et le mercredi après-midi.



**Bicycles HYSLOP**  
 POUR  
 Dames et Messieurs  
 Avec, attachés aux pneumatiques, les  
**FAMEUX FREINS AUTOMATIQUES DE ANDERSON**  
 Aucun bicycle ne devrait en être dépourvu.  
 Articles pour Bicycles:  
 Lampes, Timbres,  
 Selles "Christie"  
 Catalogue sur demande.  
**LOUIS RUBENSTEIN**  
 AGENT  
 637 Rue Craig

# L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ

## DU DR FRED. J. DEMERS

Produit des effets non seulement prodigieux, mais presque miraculeux dans les maladies suivantes: Fatigue ou Epuement Cérébral — chez l'Enfant, comme chez la Femme et l'Homme produit soit par le chagrin, les affaires ou les travaux intellectuels; contre les affections de la Moelle Epinière, Faiblesse Générale, Débilité Nerveuse, Idées Fixes, Scrupules, Fluxions Blanches, Vapeurs, Encrassations, Hystérie, Vertige, Vents, Incontinence d'Urine, Menstruation difficile ou supprimée, Beau Mal.

Ainsi donc, si vous souffrez d'aucune de ces maladies achetez cette Merveilleuse Préparation, qui est une Véritable Nourriture du Système Nerveux, et non moins précieuse aux gens en santé, pour se préserver des maladies, qu'aux malades pour se guérir.

Comme garantie, exigez, toujours, sur chaque bouteille, le NOM et la SIGNATURE de l'auteur en ENCRE ROUGE.

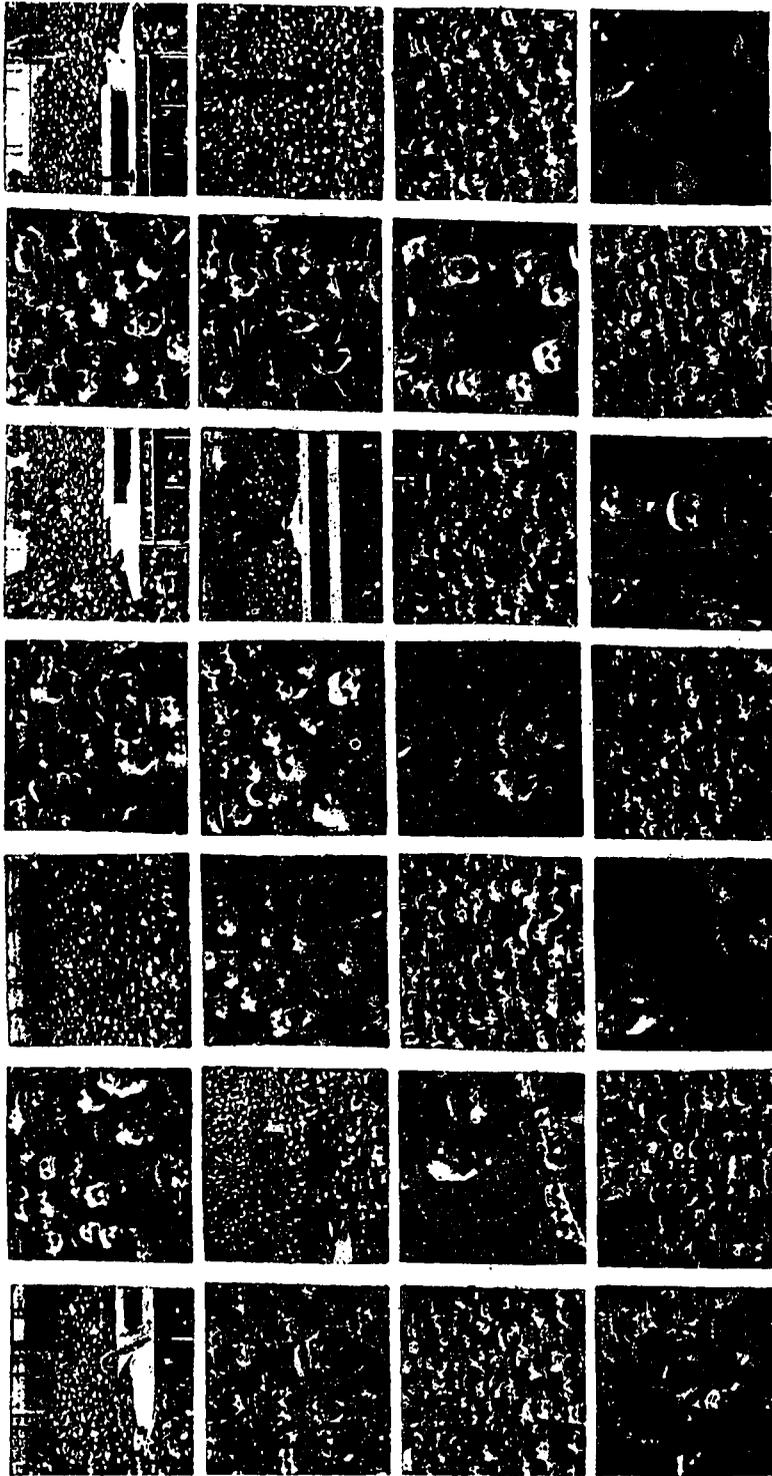
Le prix est de \$1.00 le flacon ou 3 flacons pour \$2.50.

Si votre pharmacien ne l'a pas, adressez-vous au No 1157 Rue St-Laurent, ou l'on vous montrera des centaines de certificats de personnes guéries.

### BIEN SIMPLE

*Alfred.* — Je me demande comment ce jeune millionnaire, qui est si timide, a bien pu faire pour demander Maud en mariage?  
*Albertine.* — Bien simple, pourtant. Cela a été comme sur des roulettes.  
*Alfred.* — Vraiment! Comment cela donc?  
*Albertine.* — Ne savez vous donc pas que l'argent parle par lui-même.

## Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 87



### INSTRUCTIONS A SUIVRE

Decoupez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: LA FOULE ATTENDANT LE RESULTAT DE LA LUTTE FITZSIMMONS-SULLIVAN, DEVANT LES BUREAUX D'UN JOURNAL DE NEW-YORK.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal le SAMEDI

**Avis Important** — Il sera donné en primes aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le jeudi 22 juillet, à 10 h. du matin, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou une magnifique épinglette pour homme ou dame, ou 50c en argent, au choix des gagnants.

### 50 ANS EN USAGE !

**DONNEZ AUX ENFANTS** **SIROP DU D<sup>r</sup> CODERRE**

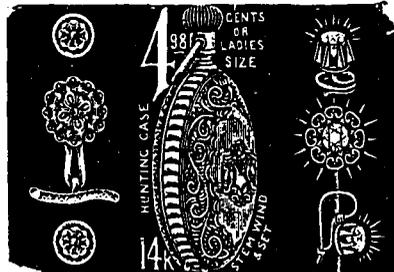


POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-94

### Une Offre pour les Temps Durs



Afin d'activer nos affaires nous avons résolu d'offrir, durant les prochains 60 jours, à tout acquéreur de nos superbes montres à 14 carats, pour hommes ou dames, le choix

### ABSOLUMENT GRATUIT

d'une des primes suivantes: - Un set de boutons de poignets, pour hommes ou dames, fabriqué en Or Romain et d'une valeur de \$2.50. - Une épinglette, richement ornée d'une étincelante pierre africaine, d'une valeur de \$1.75. - Une paire de Pendants d'Oreilles avec pierres étincelantes, d'une valeur de \$3.50. - Un très beau bouton de collet avec diamant, d'une valeur de \$2.00. Tous ces articles sont donnés gratuitement, et seront envoyés, avec la montre choisie et sur réception de la somme de \$4.98 au nom du consignataire qui pourra les examiner au bureau de l'express et, s'il les trouve convenables à envoyer le montant C. O. D. S'il n'était pas satisfait il n'aurait qu'à retourner le tout par l'express. La montre, avec l'accessoire, vaut, à elle seule, plus du double du montant demandé. Envoyez \$4.98 avec votre ordre, et nous vous transmettrons de suite, comme prime extra et gratuite, une de nos célèbres petites chaînes pour homme ou dame.

**ROYAL MFG. CO.** 33 Dearborn Street CHICAGO, ILL.



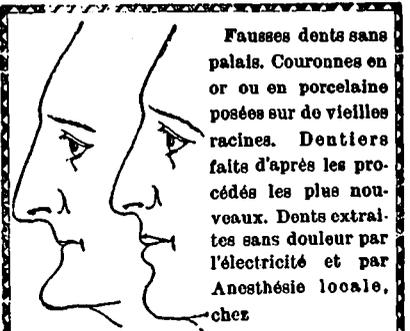
## RESTAURANT PARISIEN

(LA MAISON BLANCHE)

Table d'Hôte, 25c, de midi à trois heures. A la carte jusqu'à minuit. Cuisine bourgeoise. COIN DES RUES

## St-Jacques et St-Lambert

Entrée privée Cote St-Lambert. Spécialité de Vins Importés.



Faussez dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

### AVANT APRES J. G. A. GENDREAU, DENTISTE

Heures de consultations: 9 hr a.m. à 6 p.m. 741. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

### Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais DENTS POSEES SANS PALAIS S. A. BROUSSEAU, L. D. S. No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B. "Curling Oigar," fait à la main valant 10c pour 5c.